

Rencontres Wagnériennes



Cercle International Richard Wagner



N° 356

Octobre - Décembre 2022



Bayreuth 2022. *La Walkyrie*, acte II, scène 2.
Tomasz Konieczny (Wotan) et Irene Theorin (Brunnhilde).

Siège social : 198 rue de l'École Normale 33200 Bordeaux - ☎ 06 41 40 04 74 - Courriel : rwb@warcana.fr
C.C.P. BORDEAUX 2098 83 C

0760-0933

Les Rencontres Wagnériennes sont soutenues par



NOS PROCHAINES RENCONTRES

- Samedi 8 octobre 2022 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :
« Bayreuth 2022 », par Michel Casse.
- Samedi 19 novembre 2022 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :
« Brahms et Wagner », par Michel Casse.
- Samedi 17 décembre 2022 à 16 heures à l'hôtel Ibis :
Assemblée générale avec élection du bureau.
Sujet complémentaire à préciser.
La réunion se clôturera par un buffet convivial.
- Samedi 28 janvier 2023 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :
« Arrigo Boïto », par Michel Pellerin
- Samedi 25 février 2023 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :
« Wagner et *La Favorite* de Donizetti », par Michel Casse
- Samedi 25 mars 2023 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :
« La cantatrice Suzanne Balguerie (1888-1973) », par Jean-Mathieu Robine
- Samedi 8 avril 2023 à 15 heures à l'Auditorium, cours Georges-Clemenceau :
« *Les Fées*, premier opéra de Richard Wagner », par Michel Casse.
- Samedi 3 juin 2023 à 15 heures (bibliothèque de Mériadeck) :
« Wagner révolutionnaire », par Dorian Astor, auteur et philosophe

COTISATIONS 2022-2023

Pensez à vous acquitter dès à présent de votre cotisation pour la saison 2022 - 2023
(45 € minimum) en envoyant votre chèque à notre trésorier :
Hubert Lenoir, 198 rue de l'École Normale 33200 Bordeaux.
ou lors de notre première réunion.
Merci.

CARNET

Nous avons appris le décès, le 4 septembre dernier, du chef d'orchestre **Klaus Weise**, que nous avons pu entendre à Bordeaux, dans *Fidelio* en 2007 et, nous nous souvenons encore de cette production, dans *Tannhäuser* en 2009 avec les débuts de Gilles Ragon dans le rôle-titre et avec Heidi Melton. De 1990 à 1997, il a dirigé l'orchestre de l'opéra de Nice. Klaus Weise était né le 30 janvier 1936 à Kolpin, aujourd'hui en Pologne, et il est décédé à Cagnes-sur-Mer, où il s'était retiré.

TRISTAN À NANCY

L'opéra national de Lorraine proposera un *Tristan* à Nancy, le 29 janvier (15 h), et les 1^{er}, 4, 7 et 10 février 2023 (19 h), dans une nouvelle production avec Samuel Sakker (Tristan), Dorothea Röschmann (Isolde), Aude Extremo (Brangaene), Scott Hendricks (Kurwenal), Jongmin Park (Marke) sous la direction de Leo Hussain, dans une mise en scène de Tiago Rodrigues.

BAYREUTH 2023

Le festival de Bayreuth 2023 s'ouvrira le 25 juillet avec une nouvelle production de *Parsifal*. Les sept représentations seront dirigées par Pablo Heras-Casado dans une mise en scène de Jay Scheib, deuxième metteur en scène américain invité par le Festival et qui vient du théâtre parlé. On annonce de la réalité virtuelle sur scène... Joseph Calleja fera ses débuts dans le rôle de Parsifal aux côtés d'Ekaterina Semenchuk dans le rôle de Kundry. La chef, Nathalie Stutzmann dirigera une reprise du *Tannhäuser* mis en scène par Tobias Kratzer. Elle sera la deuxième femme à occuper un tel poste à Bayreuth. Quant à la première, Oksana Lyniv, elle continuera à diriger *Le Vaisseau fantôme*. Le *Ring* polémique mis en scène par Valentin Schwartz sera dirigé par le chef finlandais Pietari Inkinen, qui avait dû renoncer cette année pour cause de covid. Tomas Konieczny chantera les trois Wotan et Catherine Foster sera Brünnhilde. Enfin, autre reprise, le *Tristan* mis en scène par Roland Schwab avec Markus Poschner au pupitre, Stephen Gould et Catherine Foster dans les rôles-titres.

WAGNER IL Y A 150 ANS

INSTALLATION COMPLIQUÉE, VISITE DE LISZT, CONVERSION ET UN VOYAGE LONG ET PÉNIBLE

*Suite de la chronique wagnérienne à cent cinquante ans de distance. .
La famille vient d'emménager à Bayreuth, au 7 de la Dammallee, non sans des problèmes domestiques.
Début septembre, le couple a revu Franz Liszt à Weimar (on trouvera en note le texte d'une lettre
de Liszt rendant compte de ce séjour). C'est maintenant le père et beau-père
qui vient passer quelques jours à Bayreuth. Cosima se convertit au protestantisme.
Le grand événement de ce trimestre est toutefois un grand voyage à travers une partie de l'Allemagne,
afin de visiter les théâtres à la recherche de musiciens et de chanteurs pour le futur festival.
On rencontre aussi Nietzsche et l'on fête quelques anniversaires
Extraits du journal de Cosima et quelques lettres choisies nous racontent cette période.*

Mardi 1^{er} octobre

« Le déjeuner est une catastrophe, notre cuisinière ne sait pas faire la cuisine ! Et R. garde sa bonté et sa patience ! Je travaille pour lui faire plaisir à ma table de toilette qu'il veut voir propre. »

Création de la musique de scène de *L'Arlésienne* de Bizet.

Mercredi 2 octobre

« Le déjeuner est peu confortable, car nous ne savons comment nous y prendre pour chauffer notre nouvelle maison. Après le déjeuner, visite du médecin, qui ausculte R. ; il lui prescrit une nouvelle diète, pas de café, pas de saucisses, le soir, des rôtis, de longues promenades. Nous commençons d'ailleurs immédiatement et, après avoir fait enregistrer par notaire les actes de conversion des enfants au protestantisme, nous faisons une longue promenade à travers les prés le long du Main. L'air est tiède, trop même et ne réussit pas à R. »

Jeudi 3 octobre

« L'après-midi, je me prépare, par la chaleur la plus lourde, à faire une promenade avec R., mais cela me rend très souffrante, et le soir, je me couche avec de la fièvre. Après une mauvaise nuit, on appelle le médecin, j'ai une inflammation de la gorge qui me force à rester quatre jours au lit (...) »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Franziska Ritter⁽¹⁾, à Wurtzbourg, lundi 7 octobre 1872.

« Très chère Fränze !

C'est la seule solution, il faut que tu nous procures une cuisinière ! *Tous les expédients ont échoué.* Ici les dames cuisinent toutes elles-mêmes. Les cuisinières n'existent pas du tout, comme dans les hôtels. *Ottilie Brockhaus*⁽²⁾ déclare elle aussi être dans une détresse sans bornes à Leipzig. Si nous espérons de l'aide de ton côté, c'est uniquement en supposant qu'un hasard puisse t'être favorable. Nous n'exigeons pas une soi-disant cuisinière parfaite, mais comme chez nous il faut cuisiner pour plusieurs personnes et à différents moments de la journée, tout



Franziska Wagner, jeune
avant son mariage avec Alexander Ritter.
(Extrait de *Richard Wagners erste « Elisabeth »*, Johanna Jachman-Wagner, Dom Verlag, 1927)

simplement une servante qui ne fait que cuisiner, tandis qu'une autre s'occupe des chambres, etc. Publie donc des annonces et offre 10 florins de plus que ce que reçoivent les personnes à Wurtzbourg ou ailleurs... même plus. Les frais de voyage aussi. Attendons ainsi ce que le hasard nous offre.

Cosima est alitée, malade de toutes ces misères. Tes envois sont magnifiques et te méritent nos bénédictions ! – Sois en bonne santé et de bonne humeur ! Nous nous verrons bientôt... mais pas avant d'avoir une cuisinière. Ah !... Sincères salutations

de ton charmant
oncle Richard.

La Katzfrau⁽³⁾ devrait bien connaître une cuisinière... peut-être une fille de Seliger ? »

(Traduction : Michel Casse)

(1) *Franziska* Rosalia Theresia Wagner (Augsbourg, 1829 - Munich, 20 juin 1895), fille aînée d'Albert Wagner, le frère aîné de Richard. Actrice, elle avait épousé en 1854 le violoniste et compositeur Alexander (Sasha) Ritter (Narva, en Estonie, 7 juin 1833 - Munich, 12 avril 1896). Il était le fils de Karl et de Julie Ritter. Cette dernière voulut, en 1850, lui accorder un soutien financier, de concert avec Jessie Taylor, l'épouse du négociant en vins de Bordeaux Laussot.

(2) *Ottilie* Wagner (Leipzig, 14 mars 1811 - Dresde, 17 mai 1883), sœur de Richard, avait épousé en 1836 l'orientaliste Hermann Brockhaus (Amsterdam, 28 janvier 1806 - Leipzig, 5 janvier 1877).

(3) Personne non identifiée, comme Seliger. Il s'agit peut-être d'un jeu de mots avec déformation du nom d'une personne connue d'eux deux puisque le nom peut se traduire littéralement par « la femme-chat » ou « la femme au chat ».

Samedi 12 octobre 1872

Naissance à Down Ampney, dans le Gloucestershire, du compositeur britannique Ralph Vaughan Williams.

Dimanche 13 octobre. « Écrit de mon lit »

« J'ai eu une rechute, les amygdales sont encore enflées, mais je n'ai plus de fièvre. C'était hier l'anniversaire de Loulou. J'étais au lit pour lui offrir mes cadeaux ; R. avait une conférence avec le machiniste Brandt ⁽¹⁾ et le peintre-décorateur Hoffmann ⁽²⁾ de Vienne ; ce dernier est un peu bavard et trop « cultivé », mais il semble de bon sens. (...) Le soir, nous prenons quelques pièces de Gozzi ⁽³⁾ que R. s'est procurées à grand-peine, jusqu'à présent seulement en allemand. Nous lisons avec grand intérêt son *Corbeau* et ses magnifiques préfaces, « il a eu l'instinct du peuple contre les mœurs des gens de la littérature », et il est véritablement remarquable que Gozzi constate l'impossibilité de transposer le langage des masques non seulement en vers, mais même en prose ; cela correspond tout à fait à l'idée que Richard se fait du théâtre. »

Lundi 14 octobre

« Le soir, nous continuons avec grand intérêt la lecture de Gozzi. — Loulou va à l'école et je travaille maintenant avec Boni et Loldi qui est assez mauvaise élève. »

Mardi 15 octobre

« (...) nous déjeunons à une heure et, soudain, Kätchen ⁽⁴⁾ annonce que le « *Herr Doktor* est en train de monter l'escalier », et, en vérité, c'est bien mon père qui est là, arrivant de Schillingsfürst où il a passé quelques jours auprès du cardinal von Hohenlohe. ⁽⁵⁾ Il a dû supporter, un épouvantable voyage, changer de nuit cinq fois de train, une véritable entrée à Bayreuth ! Il arrive à pied avec son domestique Muschka et un porteur de bagages, mais il est gai et en bonne santé ; nous bavardons longuement. » ⁽⁶⁾

(1) Carl Brandt (Darmstadt, 15 juin 1828 - Darmstadt, 27 décembre 1881). Machiniste au théâtre de Darmstadt. (Voir le Bulletin des Rencontres n° 352, page 9, note 4.)

(2) Joseph Hoffmann (Vienne, 22 juillet 1831 - Vienne, 31 janvier 1904). Peintre et décorateur à l'opéra de la Cour de Vienne. Il réalisera les décors de la première de *L'Anneau du Nibelung* à Bayreuth en 1876.

(3) Carlo Gozzi (Venise, 13 décembre 1720 - Padoue, 4 avril 1806). Écrivain et dramaturge italien. Il est surtout connu pour ses comédies fabliaues ou « fables théâtrales », parmi lesquelles on compte *L'Amour des trois oranges* ; *Le Corbeau* (1761), en cinq actes ; *Le Roi Cerf* (1762), en trois actes ; *La Femme Serpent* (1762), que Richard Wagner adapta pour en faire son premier opéra achevé, *Les Fées* ; et enfin *Turandot*, qui inspira notamment Puccini.

(4) Une des servantes.

(5) Gustave-Adolphe prince de Hohenlohe-Schillingsfürst (Rotenburg an der Fulda, 26 février 1823 - Rome, 30 octobre 1896). Évêque *in partibus* d'Édesse en 1857, cardinal en 1866, il sera évêque d'Albano de 1879 à 1884. Il s'opposa à l'influence des Jésuites et était réticent à l'infaillibilité papale. Franz Liszt séjourna plusieurs fois chez lui et entretint une correspondance avec lui.

(6) Franz Liszt rendait là aux Wagner la visite « de réconciliation » après le trouble dans leurs relations causé par leur mariage, qu'ils lui avait faite début septembre 1872. Voici ce que Franz Liszt écrivit après leur départ :

Lettre en français de Franz Liszt, de Weimar, à Marie von Moukhanoff née comtesse Nesselrode, septembre 1872

« Vous savez que Cosima a toujours été une bonne part de ma lumière interne. Elle m'a fait une grande joie en venant à Weimar avec Wagner le 2 Septembre — et je les reverrai bientôt à Bayreuth.

Le monument de l'art germanique *der Ring des Nibelungen* est comme achevé par la composition de la *Götterdämmerung* que



© Wikimedia Commons

« Nous continuons avec grand intérêt la lecture de Gozzi ».

Portrait de Carlo Gozzi avant 1783.

Collections du Rijksmuseum d'Amsterdam.

Mercredi 16 octobre

« Le soir, le maire et Feustel ⁽⁷⁾ ; mon père joue des passages de son *Christ* qui, évidemment, résonne tout autrement sous ses doigts. »

Judi 17 octobre

« Longue conversation avec mon père ; la princesse Wittgenstein ⁽⁸⁾ le tourmente à notre sujet, il devrait, dit-elle, fuir l'influence de Wagner sur le plan artistique et le plan moral, ne plus me revoir, sa dignité l'exigerait selon elle, nous aurions accompli un meurtre moral sur la personne de Hans, etc. Je suis très triste que l'on tourmente ainsi mon père — il

Wagner m'a montrée. Il ne lui reste plus qu'à écrire l'instrumentation au complet ; fort travail sans doute, mais qu'il pourra accomplir aisément en moins d'un an, vu que les principales combinaisons d'orchestre sont fixées et déjà notées dans l'esquisse de la partition de piano.

Quelque gigantesque que soit l'ensemble de cette œuvre des *Nibelungen*, j'y admire surtout l'harmonie des proportions et la sublimité continue. Le génie humain s'est rarement manifesté à travers les siècles d'une façon analogue, dans la région des beaux arts en général. La chapelle sixtine de Michel-Ange serait peut-être le terme de comparaison le plus rapproché par l'autocratie et la sève de l'inspiration. —

Bien à vous, de pleine admiration et respectueuse affection.

F. Liszt. »

(7) Friedrich Feustel (Egern am Tegernsee, Bavière, 21 janvier 1824 - Bayreuth, 12 octobre 1891), banquier, le premier contact de Richard Wagner à Bayreuth. Parent éloigné de Hermann Brockhaus, l'époux d'Ottilie Wagner, la sœur de Richard. Président du conseil municipal de Bayreuth. Membre de l'entreprise des festivals de Bayreuth. Ami de Richard Wagner. [Cette note corrige celle du Bulletin des Rencontres Wagnériennes n° 353, page 3, où des erreurs s'étaient glissées.]

(8) Carolyne de Sayn-Wittgenstein, née Ivanovska (8 février 1819 - Rome, 8 mars 1887). Elle fut la compagne de Liszt de 1847 à 1861 et faillit l'épouser.

est si fatigué, et on ne cesse de le tirailler ! (...) Cette conversation me retient assez longtemps auprès de mon père, et malheureusement, R. se sent blessé que je le laisse si longtemps seul ; il m'est difficile de m'excuser et une atmosphère de contrariété flotte sur toute cette journée. »

Samedi 19 octobre

« J'ai fait quelques visites avec mon père, l'après-midi, visite de la « Fantaisie », mon père voulait connaître la maison où nous avions passé l'été ; le soir, R. nous lit son *Parsifal* ; nous sommes extrêmement émus — la plus grande conception de R., assurément, « et malgré cela tu te bats encore avec les acteurs et les chanteurs », lui dit mon père (la brochure *Über Schauspieler und Sängler* vient de paraître).⁽¹⁾ R. dit que si on voulait lui donner 300 000 thalers à condition de ne jamais représenter les *Nibelungen*, il serait très heureux et se mettrait au travail. »

Lundi 21 octobre

« Mon père part pour Ratisbonne pour y passer son anniversaire dans la tranquillité et sans dérangement. »

Mardi 22 octobre

Anniversaire de Liszt : « tout le monde le croyant ici, télégraphie chez nous. »

« Le soir, nous revenons à notre bon Gozzi et lisons avec grand intérêt son *Turandot*. Nous parlons de nos projets de voyage (...). »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Joseph Hoffmann, à Vienne, du jeudi 22 octobre 1872.

« Cher Monsieur et collaborateur !

Il ne m'est pas facilement supportable de demeurer sans nouvelles de vous depuis votre visite si importante et fructueuse à Bayreuth. J'ai failli hésiter à vous écrire pour la seule raison que jusqu'au mois de novembre, d'après notre expérience, votre adresse est encore recouverte d'un certain voile : j'essaie cependant une fois encore de vous envoyer par la voie habituelle au moins un signe d'existence de ma part et, en même temps que mes remerciements pour votre visite dans de si bonnes dispositions, vous exprimer ma joie véritable pour les résultats heureux de celle-ci pour notre entreprise, qu'il faut à présent considérer comme conjointe.

Nous sommes à présent impatients d'obtenir à temps de l'architecte la *salle des peintres* pour notre théâtre et j'espère que de notre côté tout sera à votre satisfaction, comme du vôtre je suis certain des surprises les plus agréables de votre art.

Quoi qu'il en soit je séjournerai à Vienne quelque temps au cours de l'hiver prochain et je me réjouis à l'avance de renouer alors avec vous en personne des relations amicales.

Avec l'expression de la considération distinguée,

de
Bayreuth. votre
22 oct. 1872. Richard Wagner. »
(Traduction : Michel Casse)

(1) *Acteurs et chanteurs*, qui venait de paraître le 14 octobre. Figure dans le tome X de l'édition française des *Œuvres en prose*, pp. 163-270.



© Wikipedia

Friedrich Feustel, l'ami fidèle de Bayreuth.

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Friedrich Feustel, à Bayreuth, du mercredi 23 octobre 1872.

« Mon meilleur ami !

Voici mon certificat de baptême qui, je le crois, rendra les services demandés⁽²⁾. S'il y avait besoin d'autre chose, je ferai vite venir tout cela.

Vous avez là aussi quelque chose de nouveau à consulter de temps en temps pour un petit somme l'après-midi !⁽³⁾

Comment vous sentez-vous si peu de temps avant la veillée de noces ?⁽⁴⁾

De tout cœur,

Bayreuth. votre
23 octobre 1872. Richard Wagner
fils de secrétaire de la police.⁽⁵⁾
(Traduction : Michel Casse)

Décès à Neuilly-sur-Seine de Théophile Gautier, père de Judith, amie du couple Wagner.

Jeudi 24 octobre

« Nous rendons visite aux Feustel qui célèbrent aujourd'hui leurs noces d'argent, R. a fait pour eux un arrangement de *Rienzi*, leur offre son portrait (peint par Bernhardt,⁽⁶⁾ très populaire ici), mais nous décli-

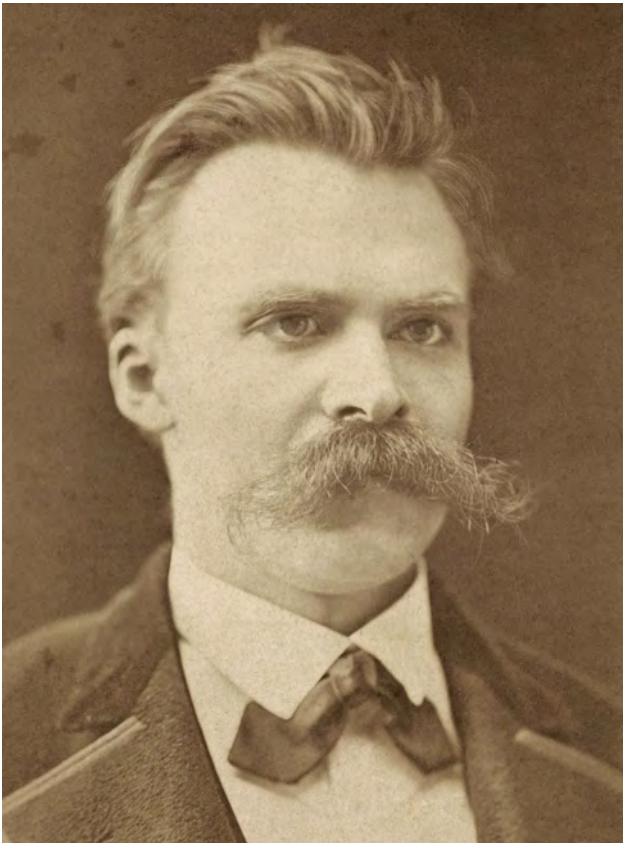
(2) Wagner avait besoin de son acte de baptême pour obtenir la citoyenneté bavaroise et la certificat de citoyenneté de la ville de Bayreuth.

(3) Sans doute un exemplaire de sa nouvelle brochure *Acteurs et chanteurs*.

(4) Les Feustel célébraient leurs noces d'argent le lendemain.

(5) C'est la profession de son père qui figure sur l'acte de baptême de Richard Wagner, dont il transmet une copie par la même lettre.

(6) Joseph Nepomuk Bernhardt (Theuern, Bavière, 15 septembre 1805 - Munich, 12 mars 1885). Portraitiste. Le portrait en question avait été fait en avril 1868 à la demande du roi. Il est aujourd'hui conservé par les descendants de Feustel.



© D.R.

Friedrich Nietzsche en 1875.

nous leur invitation à nous joindre à la fête familiale. (...) Visite du doyen, nous parlons de ma conversion, jeudi prochain, j'irai communier ; sentiment de gravité intérieure, de remords, d'expiation nécessaire, je veux accepter du fonds du cœur non plus comme une juste punition, mais comme un doux châtement tout ce qui m'arrive et m'arrivera de pénible. Je prie pour Hans du plus profond de mon âme ; je demande instamment de pouvoir aider et assister R. »

Extraits de la lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Friedrich Nietzsche, à Bâle, jeudi 24 octobre 1872. ⁽¹⁾

« Cher ami !

Très bonne idée de m'écrire le jour de votre anniversaire, ⁽²⁾ le jour même où ma femme vous écrit de notre part. Ce que vous avez écrit m'a fait grand bien, et a exprimé avec un sérieux sympathique l'état d'âme dans lequel nous semblons maintenant nous trouver tous. On devrait presque l'appeler un souci lié au dégoût de tout ce que nous voyons, souci qui nous amène à nous replier sur nous-même en nous demandant : que peut bien nous faire à nous autres ce monde scandaleux ? (...)

« Qu'est-ce qui est allemand ? » ⁽³⁾ Je réfléchis de plus en plus à ce sujet, et je finis par tomber, à l'aide

(1) Traduction de Hans Hildenbrand, extraits de *Correspondance Nietzsche-Wagner*, présenté par Pierre Héber-Suffrin, éditions Kimé, Paris, 2018, contenant les lettres échangées entre eux, et que nous ne pouvons que recommander aux lecteurs intéressés. Ce livre complète heureusement l'ouvrage déjà un peu ancien de Marc Sautet, *Cosima Wagner - Friedrich Nietzsche, Lettres*, Le Cherche Midi éditeur, Paris, 1995, avec des traductions de Stefan Kämpfer, qui, malheureusement, ne donne qu'un choix des lettres écrites par Cosima au philosophe.

(2) Le 15 octobre.

(3) Ce sera le sujet d'un texte de Richard Wagner, *Qu'est-ce qui est allemand ?*, qui paraîtra en 1878.

de quelques études récentes, dans un scepticisme curieux aux yeux duquel cet « être allemand » n'est plus qu'un pur fait métaphysique, mais en tant que tel m'apparaît infiniment intéressant et en tout cas tout à fait unique dans l'histoire universelle, un fait auquel on ne pourrait peut-être comparer que le judaïsme, sinon l'hellénisme.

Je regarde alors mon fils, mon Siegfried : le bambin devient de jour en jour plus robuste et plus vigoureux, et en même temps pas moins prompt à la riposte spirituelle qu'à celle du poing. Il est pour moi une pure merveille et, si aux côtés de ma femme j'ai chassé le désespoir, ce garçon m'apprend à nouveau l'espoir. Et la vieille danse recommence, mais cette fois à un bon rythme. Le garçon me renvoie à vous, ami, et fait naître, ne serait-ce que par pur égoïsme familial, le violent désir de voir se réaliser à la lettre tous les espoirs que je fonde sur vous : car le garçon, oh, le garçon a besoin de vous !

(...)

Pour le reste nous nous laissons maintenant un peu vivre, ce qui est une conséquence naturelle de notre installation provisoire sur la Dammallee. L'interruption la plus extraordinaire a été la visite de Liszt. À cette occasion notre « salon » devait faire, lui aussi ses preuves. Nous nous sommes réconciliés avec cet homme merveilleux pour autant que cela est encore possible et nous n'avions – et n'avons – à regretter qu'une seule chose, à savoir que nous ne pouvons espérer pouvoir efficacement remédier à cette vie invraisemblablement extravagante qu'il mène. Il reste cependant possible qu'il s'installe chez nous. (...)

Tous nous vous saluons ! Au revoir et à bientôt dans la ville d'Érasme !

De tout cœur

Votre

Richard Wagner

Le jour des noces d'argent de Feustel. »

J'insère ici une lettre sans date, de 1872, de Franz Liszt à Friedrich Nietzsche, écrite après la parution au début de l'année de son livre *La Naissance de la tragédie*.

Lettre de Franz Liszt, à Friedrich Nietzsche, à Bâle, de 1872

« Cher Monsieur,

Des obligations et des tracasseries incessantes m'ont empêché de vous dire plus tôt mes remerciements les plus sincères. Entre-temps, j'ai lu deux fois votre livre captivant *La Naissance de la Tragédie*. Un esprit puissant y bouillonne et flamboie qui me saisit musicalement au plus profond de moi. Je dois certes avouer qu'il me manque quelques prédispositions et connaissances pour apprécier pleinement votre ouvrage ; l'hellénisme et les idolâtries que certains ont tendance à y entretenir me sont demeurés assez étrangers. Je célèbre comme l'acte spirituel le plus élevé des Athéniens l'érection de l'autel au *Deo Ignoto* sur lequel s'est fracassé tout l'Olympe dès que Paul annonça le « Dieu inconnu », ⁽⁴⁾ et ce n'est pas

(4) *Actes*, 17.22.23 : « Paul, debout au milieu de l'Aréopage, dit : Hommes athéniens, je vous trouve à tous égards extrêmement religieux. Car en parcourant votre ville et en considérant les objets de votre dévotion, j'ai même découvert un autel avec cette inscription : *Deo Ignoto* - À un dieu inconnu ! Ce que vous révèrez sans le connaître, c'est ce que je vous annonce. » Les Athéniens avaient en effet élevé un autel « Au dieu inconnu », afin de ne pas encourir les foudres divines d'un oubli.

sur l'Hélicon et le Parnasse que se promène mon regard, mais c'est au Tabor et au Golgotha que mon âme s'attache. ⁽¹⁾

Je vous prie donc de m'excuser, cher Monsieur, si je ne puis vous exprimer qu'une admiration imparfaite, mais pas parcimonieuse pour autant. Vos exégèse de « l'apollinien et du dionysiaque » du mythe et de la tragédie apportent vraiment quelque chose de sérieux et de pénétrant dans une lumière étonnante et une langue magnifique, et des maximes telles que « Et la valeur d'un peuple — comme du reste d'un homme — ne se mesure précisément qu'à sa capacité d'imprimer à sa vie le sceau de l'éternité » retentissent au plus profond de l'âme. De même, je n'ai trouvé nulle part une aussi belle définition de l'art : « le complément et l'accomplissement de l'existence qui incitent à continuer de vivre »

Maintenant que Dieu aide à ce que l'illusion et le malheur du monde soient toujours plus vaincus par la volonté !

Veillez accepter, Monsieur, l'assurance de la considération distinguée de votre très respectueux et très dévoué

F. Liszt. »

(Traduction : Michel Casse)

Vendredi 25 octobre

« Nous recevons plusieurs choses intéressantes (...). Troisièmement, une traduction anglaise du *Beethoven* envoyée par un Américain qui remarque à cette occasion que cet ouvrage est mieux étudié qu'il ne l'est, dit-il, en Allemagne. »

Jeudi 31 octobre

« À dix heures, nous allons chez le doyen chez lequel, devant deux témoins, Feustel et le maire, on enregistre le procès-verbal de ma conversion ; ensuite, nous allons à la sacristie où je communie avec R. ; acte émouvant, je tremble de toute mon âme, le doyen parle du fonds de son cœur, R. est très ému ; comme la religion est belle, quelle puissance un tel état d'esprit ne pourrait-il apporter à notre oreille ? Nous sommes tous dans un état de ferveur sublime et solennelle. »

Vendredi 1^{er} novembre

« Magnifique temps d'automne ; j'envoie Boni à l'école, afin que notre départ n'interrompe pas ses études. »

Samedi 2 novembre

« Plus tard, R. me parle des moments sacrés que nous venons de vivre : « Comme c'était beau dans cette petite sacristie et comme le son de la voix de notre doyen était puissant, comme la voix d'un lion qui nous vient de sa caverne ; quel sentiment pourrait remplacer dans l'être celui qui s'éveille en nous lorsque sont prononcées les paroles indiciblement émouvantes : « car ceci est mon corps ». » Le caractère monotone de la liturgie lui va également droit au cœur ; « je dirais presque, si je ne craignais de prononcer ce mot — que cela me donne une impression d'art, et même les préparatifs qu'il faut faire pour verser le vin, etc. ». »

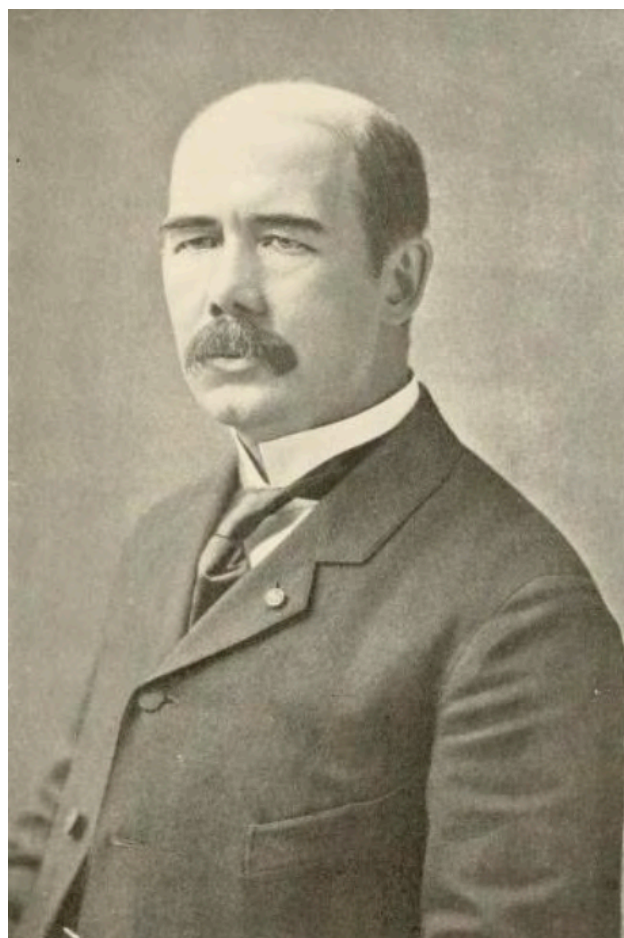
(1) L'Hélicon est le mont de Grèce, en Béotie, où, selon la légende, la source Hippocrène avait jailli sous un coup de sabot du cheval ailé Pégase ; il était, avec le mont Parnasse, une des deux retraites des Muses. Le mont Tabor, en Galilée, est le lieu de la Transfiguration du Christ, lorsque Jésus révéla sa nature divine aux yeux de trois de ses disciples. Le Golgotha est le lieu de la crucifixion de Jésus Christ.

Lundi 4 novembre

« Le soir, il me parle de son intention encore bien vague de revoir les œuvres de Berlioz, d'y supprimer les éléments grotesques, et, bref, de le sauver pour la postérité, « car c'en est maintenant fini, les Français ne le jouent plus, ils préfèrent jouer Lachner, Raff, ⁽²⁾ Schumann, mais Berlioz est quand même beaucoup plus important. » »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Albert Ross Parsons, ⁽³⁾ à New York, mercredi 6 novembre 1872. ⁽⁴⁾

« Cher Monsieur, pardonnez-moi d'avoir attendu si longtemps avant de répondre à votre communication d'une amabilité et d'une importance extraordinaires. Je ne puis que suivre avec grand intérêt le mouvement en faveur de mes buts artistiques qui se manifeste outre Atlantique chez nos frères d'ascen-



Albert Ross Parsons.

(2) Franz Lachner (Rain-am-Lech, Bavière, 2 avril 1803 - Munich, 26 janvier 1890). Auteur de huit symphonies et de quatre opéras, dont *Catarina Cornaro* (sur le même livret que *La Reine de Chypre* de Halévy et que *Catarina Cornaro* de Donizetti) et un *Benvenuto Cellini* créé à Munich le 7 octobre 1849.

Joseph Joachim Raff (Lachen, Suisse, 27 mai 1822 - Francfort, 24 juin 1882). Auteur d'onze symphonies et de six opéras, dont *Dame Kobold* d'après Calderón et *Le Roi Alfred*.

(3) Albert Ross Parsons (Sandusky, Ohio, 16 septembre 1847 - Mount Kisko, NY, 14 juin 1933). Pianiste, professeur, organiste et compositeur américain. Il enseigna au conservatoire métropolitain de New York. Il était aussi égyptologue. Il a traduit le *Beethoven* de Richard Wagner et rédigé un *Parsifal*. *The Finding of Christ through Art* (« Parsifal, la recherche du Christ à travers l'Art »).

(4) L'original ayant disparu, la lettre est reproduite d'après la traduction anglaise fournie dans la troisième édition de la version anglaise du *Beethoven* réalisée par Albert Ross Parsons.

dance germanique. Dans la vie allemande, tant de choses sont négligées et gâtées qu'il est quasiment impossible ici de continuer à espérer, sauf au moyen d'un pouvoir d'illusion particulier. Je suis souvent contraint de regarder à l'étranger, en soupirant profondément. Il me semble, alors, que c'est comme une consolation allant bien au-delà de cette vie, lorsque « à l'étranger », et surtout « par-delà l'océan », je crois reconnaître ce qui ici, chez nous, a été perdu.

Je salue donc votre traduction du *Beethoven* pour l'Amérique comme une aube rafraîchissante du grand jour qui, illuminant les deux hémisphères, nous rendra aussi la véritable lumière de l'existence.

Avec mes salutations cordiales, votre dévoué
Richard Wagner.

Bayreuth, 6 novembre 1872. »

(Traduction : Michel Casse)

Dimanche 10 novembre

Départ de Bayreuth pour Wurtzbourg.

« (...) nous descendons à l'Hôtel du Kronprinz, à 7 heures, nous allons voir *Don Juan*. Ici aussi, la mesure battue au métronome gâche tout. R. en retire une bien triste impression ; les chanteurs sont assez bons (notamment les femmes), mais dirigés d'une manière honteuse (...). »

Mardi 12 novembre

« À neuf heures, nous sommes à Francfort ; le luxe de l'hôtel et de notre appartement (nous habitons le salon où Bismarck et Favre signèrent la paix) me rend triste et plus encore une brève promenade à travers cette ville si riche (...). »

Jeudi 14 novembre

« Nous arrivons à 5 heures à Darmstadt et nous allons immédiatement au théâtre voir *Le Maçon* ⁽¹⁾ d'Auber ; ce charmant opéra est complètement gâché par la manière trop mécanique de diriger du chef et par le metteur en scène. Les voix sont bonnes pour la plupart et ces gens pourraient être convenablement dirigés. Au théâtre même R. ne peut s'empêcher de pleurer sur tout cela. Il me dit qu'il se souvient comme ces choses étaient joliment données à Wurtzbourg quand il était jeune, et maintenant partout cette même brutalité ! »

Vendredi 15 novembre

« Nous partons à huit heures, nous sommes à 9 heures 50 à Mannheim où nous descendons chez nos excellents amis Heckel. ⁽²⁾ »

Dimanche 17 novembre

« Le soir, *Le Vaisseau fantôme* ; le chef d'orchestre Vincenz Lachner ⁽³⁾ pratique des coupures partout où il prévoit que cela plaira au public. Le public en délire appelle Richard, mais nous partons à la fin du second acte parce que les derniers effets — inutilement provocants — indignent R. »

(1) Opéra-comique en trois actes, créé le 3 mai 1825 à l'Opéra-Comique, où il dépassa les 500 représentations. Wagner le dirigea dans sa jeunesse.

(2) Emil Heckel (Mannheim, 1831 - Mannheim, 1908), Marchand de musique et d'instruments, fondateur et président de l'association Wagner de Mannheim. Sa femme Marie (1836-1913).

(3) Vincenz Lachner (Rain-am-Lech, Bavière, 19 juillet 1811, Karlsruhe, 22 janvier 1893). Frère de Franz et d'Ignaz Lachner. Compositeur et chef d'orchestre.



L 'Hôtel Schwan (Hôtel du Cygne), sur la place Goethe de Francfort-sur-le-Main, où Richard descendit.

Photo de Friedrich Lauffer (1868-1940) prise le 2 septembre 1895, lors des célébrations du 25^e anniversaire de la victoire de Sedan (l'hôtel est le bâtiment de droite).

Mardi 19 novembre

« Nous voyons chez les Heckel un portrait très intéressant de Beethoven qui fascine Richard, « oui, il était bien ainsi, ces yeux qui ne voient rien, cette bouche qui exprime tout le défi qui habitait cet homme que rien du monde extérieur ne put influencer. Et quel merveilleux musicien fut cet homme ! ». — Un membre de l'orchestre offre à R. un autographe de Beethoven. Nous quittons Mannheim vers cinq heures, après que R. eut reçu de la part de la population qui faisait véritablement la haie à sa sortie d'étonnants témoignages de sympathie et d'enthousiasme. (...) Nous arrivons à Darmstadt vers neuf heures (le train avait du retard). Brandt nous accueille et nous donne des billets de théâtre, on donne les *Nibelungen*⁽¹⁾ avec Mme Seebach⁽²⁾ comme actrice invitée. Indescriptible ! »

Lettre de Richard Wagner, de Darmstadt, à Friedrich Feustel, à Bayreuth, mercredi 20 novembre 1872.

« Mon cher ami !

Êtes-vous chez vous ? Comment allez-vous ? Bien ou... comment ?... de quelle humeur ?... J'ai déjà dévoré 4 théâtres et il m'a malheureusement fallu aller jusqu'au bout de très nombreux festins et repas d'amis. Je n'ai jusqu'ici trouvé comme bénéficiaire certain qu'une *seule* chanteuse, et ici à Darmstadt (où je suis revenu une fois encore pour cela) ; mais elle est toutefois de la plus grande excellence (non encore reconnue).⁽³⁾ Ce soir, c'est le banquet de l'Association Wagner ! Heckel vous fera part dans quelques jours depuis Mannheim de son inventaire des fonds et se déclarera à des versements à n'importe quel moment. Je vous communiquerai les inscriptions pour les certificats de patronage la prochaine fois. Je vais œuvrer intensément... vraisemblablement même diriger un concert à Hambourg. Demain, je serai à Stuttgart. Ensuite, il nous faudra tous les deux commencer nos soins dentaires à Bâle. Je vous prie également de bien vouloir me faire suivre là-bas, c'est-à-dire à Bâle (et plus précisément à l'auberge des *Trois Rois*), de l'argent ; je pense à 500 thalers environ pour le premier envoi. Il nous a fallu sensiblement affaiblir notre caisse à Francfort par des achats. De Bâle nous allons ensuite, via Mayence (Wiesbaden), d'abord à Cologne, avec Aix-la-Chapelle, Düsseldorf, etc. Dans tous les cas, nous rentrons avant Noël de notre première tournée de courte durée dans notre cher Bayreuth. (J'offrirais volontiers à celui qui aurait pu me soulager de ces voyages, en guise de cadeaux de Noël, tous les honneurs et festivités que l'on m'a témoignés et offertes !)

Comment cela se passe-t-il chez *nous* ? Tout est-il bien et en bonne santé chez les Feustel ? Muncker⁽⁴⁾ est-il plein d'entrain ? Et notre doyen ? Vous trois, mes chers amis, qui représentez ma nouvelle patrie,

(1) Sans doute une des pièces du cycle de Friedrich Hebbel (voir note 1 de la page 5 du dernier numéro du Bullerin des Rencontres Wagnériennes.

(2) Marie Seebach (Riga, 24 février 1829 - 3 août 1897), actrice allemande. Elle avait épousé en 1859 à Hanovre le ténor Albert Niemann, qui chanta Tannhäuser à Paris en 1861 et Siegmund à Bayreuth en 1876, mais ils divorcèrent.

(3) Il s'agit de Luise Jaide (Darmstadt, 26 mars 1842 - 2 janvier 1914). Fit ses débuts en 1859 à Dresde dans *Linda de Chamonix* de Donizetti. Après plusieurs théâtres, elle était revenue à Darmstadt en 1865 pour douze ans. Elle chanta Erda lors de la première de *Siegfried* le 16 août 1876 et Waltraute le lendemain dans celle du *Crépuscule des dieux*.

(4) Le maire de Bayreuth, Theodor Muncker (1823-1900).



© D. R.

Marie Seebach.

avez-vous une pensée amicale pour nous ? Je veux l'espérer et demeure dans cette espérance votre, et leur, ami fidèle et reconnaissant.

Richard Wagner.

Donc : Bâle... *Les Trois Rois*.

Brandt se laisse recommander de la meilleure manière qui soit : il travaille toujours à notre gloire !

Les salutations les plus cordiales de ma chère épouse à toute la chère famille ! »

(Traduction : Michel Casse)

Jeudi 21 novembre

« Nous partons à onze heures, nous arrivons à Stuttgart à cinq où nous avons la surprise de trouver Marie Moukhanoff ; nous sommes très heureux les uns et les autres. Nous dînons ensemble à l'Hôtel Marquard (...). Nous allons voir *Les Huguenots*, une œuvre épouvantable presque pire que *Le Prophète*. »

Vendredi 22 novembre

« Nous partons à onze heures et nous sommes à six heures à Strasbourg. Nous y trouvons notre neveu, le commandant Kissinger⁽⁵⁾ et, immédiatement après, notre ami Nietzsche. Il a l'air vigoureux et gai, plein de courage (malgré toutes ses expériences). — Le soir, nous rendons visite aux Kissinger, conversation agréable sur la famille. »

(5) Ce commandant Kissinger, ou Kessinger, avait épousé Clara Brockhaus (1833-1899), fille de Friedrich Brockhaus († Dresde 14 août 1865) et de Luise Wagner (Leipzig, 14 décembre 1804 - Dresde, 3 janvier 1872), la deuxième sœur de Richard.

Samedi 23 novembre

« R. a de violentes migraines ; nous partons pour la cathédrale ; nous avons une impression étrange, la culture française est visible partout, les vêtements sont beaucoup plus convenables qu'en Allemagne, les gens sont polis, ils s'efforcent de parler allemand, et pourtant tout exprime cet état que nous avons vu représenté sur un tableau qui s'appelait : « elle attend ⁽¹⁾ » ; de la patience, mais pas de résignation. Nous visitons la cathédrale. (...) Nous dînons au restaurant « La Ville de Paris » : l'hôtel a beaucoup baissé, les gens sont peu aimables. L'après-midi R. va se promener avec notre ami, va voir un ancien pasteur de Bayreuth, devenu rédacteur d'un journal de Strasbourg et que nous a recommandé notre doyen. »

Dimanche 24 novembre

« Nous partons à cinq heures et nous nous séparons de notre ami à Appenweier. Nous sommes à huit heures à Karlsruhe (...) une représentation catastrophique de *Martha*.⁽²⁾ »

Lundi 25 novembre

« Le soir, *Tannhäuser* ; les tempi du chef d'orchestre, ce brave homme de Kalliwoda,⁽³⁾ ou bien traînent, ou bien partent au galop ; la mise en scène qui date encore de M. Devrient⁽⁴⁾ est incroyablement ridicule ; (les poètes invités au deuxième acte forment véritablement une « chaîne anglaise », ensuite, au troisième acte, Elisabeth se perd dans la forêt, parce que M. Devrient estimait qu'il n'était pas naturel qu'il se passât si peu de temps entre le moment où Elisabeth monte vers le château et celui où elle en redescend sous forme de cadavre ; le résultat est que le long regard que Wolfram attache sur elle perd tout son sens ainsi que l'idée de toute la soirée ; ce ne sont là que des exemples parmi d'autres) ; une bonne chanteuse (dans le rôle de Vénus). R. me dit qu'il ne peut plus supporter ce théâtre où la salle est trop proche de la scène, ce qui donne à l'ensemble une sorte de brutalité. »

Mardi 26 novembre

« À Mayence, nous sommes accueillis par Mathilde Maier⁽⁵⁾ ; au lieu de *Fidelio* qui était annoncé, on donne *Stradella*⁽⁶⁾ ; nous restons à l'hôtel et nous ramenons seulement notre amie chez elle à travers les petites rues tortueuses. »

Mercredi 27 novembre

« (...) nous décidons de partir pour Wiesbaden d'où j'écris aux enfants. Mathilde nous rejoint et passe l'après-midi avec nous. R. s'est égaré dans la salle du Casino ; il était sur le point de jouer, mais n'a pas osé en prendre la décision. »

(1) En français dans le texte, comme, à l'avenir, tous les mots en italique suivis d'un astérisque.

(2) *Martha* ou *Le Marché à Richmond*, opéra-comique romantique de Friedrich von Flotow, créé à Vienne le 25 novembre 1847.

(3) Wilhelm Kalliwoda (Donaueschingen, 19 juillet 1827 - Karlsruhe, 8 septembre 1893), compositeur, professeur de musique et chef d'orchestre de la chapelle royale de Bade à Karlsruhe (d'abord aux côtés de Hermann Levi). Il était le fils du compositeur et violoniste tchèque Johann Wenzel Kalliwoda, plus connu.

(4) Eduard Devrient (Berlin, 11 août 1801 - Karlsruhe, 4 octobre 1877). Acteur, directeur de théâtre et chanteur d'opéra. Directeur du théâtre de Dresde il travailla avec Richard Wagner quand celui-ci y était maître de chapelle. Devrient dirigea le théâtre de Karlsruhe de 1862 à 1869 et eut comme chef d'orchestre Hermann Levi.

(5) Mathilde Maier (1833- 1910). Wagner fit sa connaissance en 1862, à Mayence.

(6) *Alessandro Stradella*, opéra de Friedrich Flotow, créé à Hambourg le 30 décembre 1844.



© Wikipedia

Wilhelm Kalliwoda.

Jeudi 28 novembre

« (...) nous allons au théâtre à Mayence après avoir rendu visite à la mère de M. Maier. *Fidelio*, bien meilleur que nous ne l'attendions, ensuite banquet du Comité Wagner de Mayence, avec encore une fois la Musique militaire et récital de *Lieder*. »

Samedi 30 novembre

Arrivée à Cologne.

Création de *Don César de Bazan* de Massenet, à l'Opéra-Comique de Paris.

Dimanche 1^{er} décembre

« Le soir, *La Flûte enchantée* ; horrible. Pas un seul talent, un chef d'orchestre stupide, le sceau de la vulgarité sur tous ces êtres — le maître ici, c'est le grand Boursier. »

Mardi 3 décembre

« À cinq heures, nous partons pour Bonn afin d'y voir *La Muette de Portici* d'Auber ; nous sommes très déçus par M. Diener⁽⁷⁾ dont la voix ne passe que par le palais et qui, parmi tous les ténors que nous avons entendus jusqu'à présent, nous semble avoir la plus mauvaise voix. (...) Pour le reste, la représentation de *La Muette de Portici* était absurde à tout point de vue (la chanteuse intervient sur le solo de trompette et le chanteur sur celui du hautbois, et tout à l'avenir!). »

(7) Frantz Diener (Dessau, 19 février 1844 - Dessau, 14 mai 1879). Violoniste, compositeur et chanteur (baryton, ténor). Masaniello de *La Muette de Portici* était un de ses grands rôles. Il chanta en 1873 ou 1874 pour la Wagner Society de Londres. Il mourut d'une attaque cardiaque.

Lettre de Richard Wagner, de Cologne, à Claire-Christine de Charnacé, ⁽¹⁾ à Paris, mardi 3 décembre 1872.

« Très chère amie !

Je vous écris de nouveau en allemand, pour avoir recours à votre aide en faveur de Cosima... cette fois-ci... heureusement ! juste pour pouvoir réaliser ses modestes souhaits pour ses cadeaux de Noël et d'anniversaire. Elle a elle-même noté ces souhaits à mon intention, avec des allusions assez compréhensibles, sur la note que je me permets de vous envoyer à cet effet. Certaines allusions plus poussées me permettent toutefois d'ajouter encore aux articles ici répertoriés les suivants qui seront assurément les bienvenus.

1. Du *linge* fin... *en général** ! Cosima en est pauvrement pourvue, même pour les articles les plus courants, comme... les chemises, etc. (*Pardon !**)

2. Un beau porte-feuille de voyage en cuir de Russie (à refermer) avec tout le nécessaire pour écrire, donc, disons-le en allemand un *Nécessaire de voyage**, un peu comme elle (Cosima) veut l'avoir vu un jour chez sa mère. Très « *comme il faut** ! »

3. Toute une « boîte* » avec les parfums nécessaires pour la toilette.

Vous aurez sûrement la grande bonté d'étendre aussi tout l'amour que vous témoignez avec tant de constance à Cosima à l'accomplissement de ce très humble appel à votre aide de ma part. Je ne pourrais malheureusement pas finir sans cette aide. Certes, je suis Allemand, et le pauvre Padeloup ⁽²⁾ a de grandes misères avec moi : mais, pour ce qui est de la « civilisation », je reconnais que les Français s'en occupent excessivement mieux et plus solidement que les peuples de race germanique.

Je ne puis, comme Allemand, cette fois-ci que veiller, chère amie, à ce que l'on tienne immédiatement à votre disposition les fonds nécessaires à vos obligeants achats lorsque vous aurez eu la bonté de m'en indiquer, à Bayreuth, le montant.

Mais soyez également assurée de mes remerciements les plus sincères, même si les remerciements de notre chère Cosima, qui vous aime et vous vénère, peuvent seuls avoir de la valeur pour vous, et si, en toute humilité, je dois me contenter de vous vénérer et de vous aimer pas moins hautement !

Votre

Cologne
3 déc. 1872.

très dévoué
Richard Wagner.

(En *voyage d'exploration.*) »
(Traduction : Michel Casse)

Mercredi 4 décembre

Création à Bruxelles de *La Fille de Madame Angot*, opéra comique de Charles Lecocq.

Jeudi 5 décembre

« À quatre heures, nous partons pour Deutz et, de là, pour Düsseldorf où on nous a annoncé que le *Salomon* de Haendel serait donné avec des chanteurs invités. (...) Nous entendons la première partie

(1) Claire Christine d'Agoult (Paris, 10 août 1830 - Versailles, 3 juillet 1912), fille de Charles Louis Constant d'Agoult et de Marie Catherine Sophie de Flavigny, dite Marie d'Agoult, demi-sœur de Cosima. Elle avait épousé Guy de Charnacé.

(2) Jules Padeloup (1819-1887), chef d'orchestre, fondateur des concerts populaires portant son nom, où il œuvra à la diffusion de l'œuvre de Wagner. La guerre de 1870 avait créé un sentiment d'hostilité vis-à-vis de la musique allemande et de celle de Richard Wagner.

de l'oratorio, guindée et ennuyeuse, puis nous nous échappons (...). Voyage de nuit, à deux heures nous arrivons à Hanovre. *Hôtel du Rhin.* »

Vendredi 6 décembre

« À 7 heures, nous allons au théâtre, on y donne *Obéron*. ⁽³⁾ Le bâtiment est très beau ; l'orchestre très bon, mais le chef d'orchestre et le metteur en scène sont détestables ; ils ont supprimé dans cette partition une petite aria et une marche et la mise en scène est plus mauvaise que dans le plus petit des théâtres. L'orchestre est disposé comme il y a quarante ans, ici les cuivres, là les cordes, si bien que l'on entend à peine ces dernières ! »

Samedi 7 décembre

« Nous arrivons à Brême à 7 heures. »

Dimanche 8 décembre

« À 6 heures, représentation des *Maîtres chanteurs* ; le public agite des mouchoirs pour saluer R. et l'orchestre est très acclamé. L'œuvre semble faire ici une immense impression et le chef d'orchestre a fait véritablement tout ce qu'il était possible de faire avec un tout petit orchestre, mais composé d'excellents musiciens. La mise en scène en revanche est lamentable (...). »

Mardi 10 décembre

« Nous sommes à 7 heures à Magdebourg. R. me montre la maison et la fenêtre en pignon de l'hôtel d'où il avait appelé son caniche Rüpel, un chien particulièrement intelligent qui avait disparu depuis plusieurs jours ; le chien, dans la rue, avait regardé autour de lui, l'avait aperçu soudain, avait monté l'escalier et ne l'avait plus quitté. — Nous sommes descendus à l'*Hôtel de la Ville de Londres* où avait eu lieu autrefois le concert avec Mme Schröder-Devrient. (...) De l'extérieur, le théâtre est toujours tel que R. l'a connu ; il me raconte comment il se voyait autrefois, en frac bleu ciel et avec d'immenses manchettes, dirigeant cet orchestre comme du haut du ciel ; il me montre la rue où a habité Minna chez laquelle il « passait toute la journée », ainsi que le café *À la ville de Brunswick* où il s'efforçait de calmer ses créanciers ! »

Mercredi 11 décembre

« À 3 heures, nous arrivons à Dessau ; nous sommes reçus par le chef d'orchestre Thiele, ⁽⁴⁾ le prédécesseur de R. à Magdebourg. (...) la représentation commence avec le prélude des *Maîtres chanteurs* ; à la fin, le rideau se lève et nous voyons un tableau vivant : « le couronnement de Hans Sachs », ce qui nous émeut infiniment. Une partie de son personnel étant malade, l'intendant avait eu recours avec beaucoup d'intelligence à ce moyen et il avait réussi à obtenir le plus bel effet. La représentation d'*Orphée* ⁽⁵⁾ nous révèle ensuite toute la valeur de cet homme remarquable ; le premier acte avec ses chœurs fut magnifique, le second ne le fut pas moins et, s'il y eut quelques erreurs dans l'*Élysée*, elle ne furent pas gênantes le moins du monde. La première impression d'art de tout notre voyage ! »

Jeudi 12 décembre

« Nous sommes le soir à Leipzig où nous retrouvons toute la famille, Clemens avec sa jeune épouse,

(3) Le dernier opéra de Weber, créé en anglais, à Londres.

(4) Eduard Thiele (Dessau, 21 novembre 1812 - Dessau, 9 janvier 1895). Il défendit la cause wagnérienne à Dessau à partir des années 1850.

(5) L'opéra de Gluck, et non celui d'Offenbach.

le recteur Hermann, Ottilie et Anna ; tout cela est bien agréable, mais R. est très fatigué. »

Dimanche 15 décembre

« Nous partons à 6 heures et demie du matin et pouvons à peine attendre d'être à la maison ; nous craignons d'y trouver des choses désagréables. Nous arrivons enfin à midi ; les enfants sont certes debout, mais ils ont l'air amaigris, surtout Boni et Eva, Fidi a été souffrant et il est extrêmement agité par l'idée de notre arrivée, un spectacle émouvant ; R. me dit qu'il ressemble à l'enfant de la Sixtine. ⁽¹⁾ »

Lundi 16 décembre

« Je passe la matinée avec les enfants ; le temps est mauvais ; R. retourne au café Angermann boire sa bière, accompagné de Rus qui est presque fou de joie. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Anton Pusinelli, ⁽²⁾ à Dresde, vendredi 20 décembre 1872.

« Mon cher ami !

Joie et peine ! Fiançailles et mort, voilà ce que m'annoncent tes chères lignes qui m'ont accueilli ici au retour d'un pénible voyage. Je souhaite à ta bonne fille, avec ma chère femme, le bonheur le plus fidèle et je te prie de me recommander au mieux auprès de son fiancé ! ⁽³⁾

Que le vieil ami défunt qui a maintenant triomphé de tout vous contemple avec moi en vous bénissant ! ⁽⁴⁾ Je suis fort touché de l'avoir trouvé encore si vigoureux chez toi l'an dernier.

Je suis actuellement en plein milieu de mon activité requérant le plus de dévouement pour ma grande entreprise. Je viendrai aussi chez vous, à Dresde : d'abord dans l'intention d'inspecter la troupe de chanteurs locaux ; puis aussi dans le désir de pouvoir être d'une aide quelconque aux efforts de mes quelques amis de Dresde en faveur de mon entreprise. Si tu peux tirer parti de ma présence dans ce dernier but, fais alors entièrement comme bon te semble. Une réunion de la société Wagner, à laquelle j'apparaîtrai moi-même et où je m'exprimerai pourrait bien être le moyen le plus simple de stimuler votre association, voire d'attirer de nouveaux membres. Si l'on faisait un peu de promotion pour la cause en temps voulu, il en sortirait peut-être quelque chose de tolérable. Je t'informe donc que je pense arriver à Dresde vers le début de la *deuxième* semaine de janvier.

Mais avant toutes choses, il me faut me réjouir vraiment de tout cœur de vous retrouver joyeux et gais, toi et les tiens, les bons Pusinelli. Nous discuterons alors de beaucoup de choses, de ton besoin de tranquillité aussi, et nous arrangerons tout cela tranquillement.

Avec les salutations les plus sincères, de maison à maison, je demeure

ton

Bayreuth.

Ami fidèle qui t'aime

20 déc. 1872.

Richard Wagner. »

(Traduction : Michel Casse)

(1) Allusion à la *Madone Sixtine* ou *Madone de saint Sixte*, du Titien, conservée à Dresde, tableau très apprécié de Richard Wagner.

(2) Anton Pusinelli (Dresde, 10 janvier 1815 - *id.*, 31 mars 1878), médecin, ami intime de Wagner depuis l'époque de Dresde. Il était son médecin de famille et demeura lié avec lui toute sa vie. Il l'aidera financièrement plusieurs fois et s'occupa de la santé de Minna après leur séparation.

(3) La fille de Pusinelli, Margarethe (1844-1905) s'était fiancée avec un médecin, Ernst Käuffer. Le mariage fut célébré le 22 février 1873.

(4) Le vieil ami de Wagner, Ferdinand Heine (1798-1872), metteur en scène, décorateur et créateur de costumes au théâtre de la cour de Dresde, y était décédé le 14 octobre précédent.

Mardi 24 décembre

« Je vais avec les enfants à la foire, pendant que R. termine son article. (...) R. se rend sur la place du théâtre et en revient très ému, le site du bâtiment est sublime, mais maintenant il a des devoirs, il n'est plus libre, il est lié, son imagination et sa foi ont seules fait naître tout cela et il ne peut plus revenir en arrière. Il est d'humeur très grave. (...) Minuit arrive, mon anniversaire est là ; nous nous embrassons en pleurant ; comme nous voudrions mourir !... La tristesse se change en joie, lorsque R. se lève et me tend mystérieusement un éventail que j'avais remarqué à Strasbourg et une cassette pour conserver les manuscrits. Il se plaint que ses autres cadeaux ne soient pas encore prêts. Nous rions beaucoup et je ne recommence à pleurer que lorsque je suis couchée. »

Mercredi 25 décembre

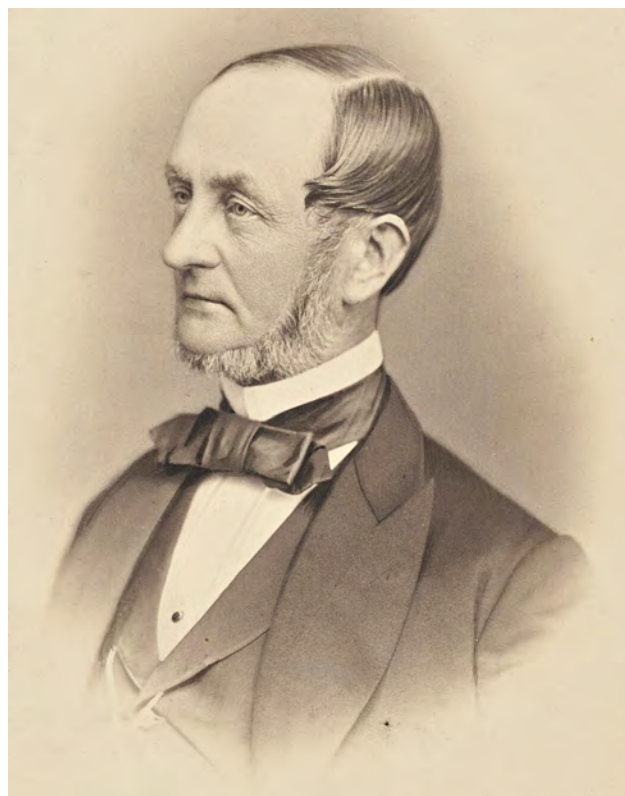
« Compliments des enfants qui portent des couronnes et qui chantent. Je les envoie remercier monsieur Koch (un souscripteur de billets) pour les jolis cadeaux qu'il leur a offerts parmi lesquels une poupée représentant un petit garçon fait grand plaisir à Fidi. »

Dimanche 29 décembre

« L'après-midi, R. retourne chez le maire et me dit ensuite que cet excellent homme lui a assuré qu'il avait une foi absolue dans cette affaire (la nôtre) qui l'avait immédiatement conquis dès la première fois que R. avait exposé ses idées à ce sujet, et que, même si cela devait durer des années, il savait que nous réussirions. »

Mardi 31 décembre

« (...) cette année finit dans les difficultés et celle qui se prépare sera aussi difficile ; R. est fatigué de la vie, et je ne peux que le suivre, souffrir avec lui, mais non l'aider ! Je n'ai que la foi, l'espérance à peine — ce monde n'est pas le nôtre, il appartient à d'autres puissances. »



Anton Pusinelli

© Stadtmuseum Dresden

BERLIOZ ET WAGNER

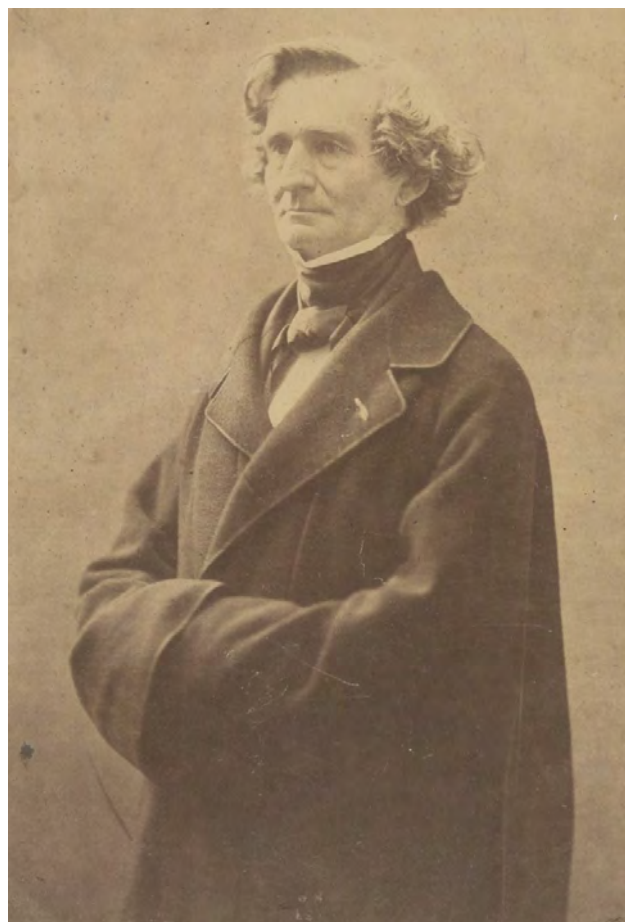
par Georges de Massougnès ⁽¹⁾

Voilà vingt ans que la guerre est ouverte entre Berlioz et Wagner, et la représentation de *La Prise de Troie* à l'Opéra, ⁽²⁾ n'est que le plus récent engagement, le plus important peut-être, de cette longue campagne. Il ne sera pas le dernier, car rien ne permet encore d'entrevoir la fin de ce rude conflit aux chances inégales. Jusqu'ici le maître français a le dessous en toutes rencontres, les combats futurs semblent, pour lui, perdus d'avance, et la foi de ses fidèles a besoin d'être profonde pour qu'ils puissent, malgré tout, attendre le revirement du sort des batailles.

La lutte dont il s'agit est celle des deux œuvres et des tendances qu'elles représentent. Elle est indépendante des dissentiments qui, à un certain moment de leur existence, se produisirent entre les deux hommes ; ces différends-là, dont je dirai plus tard quelques mots, étant, en tout cas, de bien moindre importance. Du vivant de Berlioz et de Wagner, leurs noms étaient invariablement réunis par leurs amis comme par leurs adversaires ; ils passaient pour combattre le même combat. En fait, tous les deux, et c'était leur principal point de contact, étaient également méconnus, critiqués, bafoués par leurs contemporains. Rien de plus naturel, puisque l'un et l'autre étaient des génies de la plus haute envolée, de ceux que la foule ne comprend *jamais* et dont les œuvres ne s'adressent qu'au petit groupe infiniment restreint des artistes, lesquels ne parviennent qu'à la longue, sinon à faire partager leur sentiment à la masse, du moins à le lui imposer.

Il est nécessaire, avant d'aller plus loin, de s'entendre sur ce que sont les « artistes » dont je parle. Je désigne ainsi les personnes qui possèdent le *sens* spécial de tel ou tel art, instinct inné, susceptible de se développer mais nullement de s'acquérir, et sans lequel les intelligences sont irrémédiablement fermées aux manifestations de cet art. L'habitude qu'on a d'appliquer ce mot aux seuls professionnels est d'autant plus vicieuse, qu'un très grand nombre de professionnels ne sont artistes en aucune façon, ce qu'il serait facile de développer et de démontrer, ne fût-ce que par des exemples ; mais cette dissertation prendrait ici trop de place. Je me borne donc, en vue d'être compris, à préciser le sens dans lequel, à tort ou à raison, j'entends un mot qui reviendra souvent sous ma plume, et à bien spécifier que je suis loin de comprendre sous ce vocable tous les musiciens de profession, encore moins tous les savants dialecticiens et tous les professeurs d'esthétique qui, dans la presse et ailleurs, nous enseignent pourquoi et comment nous devons être émus par la musique.

Donc, le très petit groupe d'artistes, qui, de leur vivant, comprenaient Berlioz et Wagner, se trouvant impuissant à vaincre les résistances du public, les deux maîtres furent également poursuivis par les cri-



Hector Berlioz.
Photographié par Nadar en 1856.

tiques des pédants (qui ne sont jamais artistes), et les moqueries de la foule. Berlioz resta dans cette situation jusqu'à sa mort et peu s'en fallut qu'il en fût de même pour Wagner, qui, vraisemblablement, serait mort aussi méconnu, sans un concours extraordinaire de circonstances, et sans l'appui inattendu, presque miraculeux, que lui apporta le roi de Bavière.

La destinée de Wagner fut, en cela, exceptionnelle. Sans avoir connu la gloire universelle et incontestée qui entoure aujourd'hui son nom, il vit, dans les dernières années de son existence, et surtout dans son pays, le nombre de ses admirateurs s'accroître d'une façon considérable ; par-dessus tout, il eut la joie inespérée de réaliser le rêve invraisemblable de Bayreuth.... Quant à Berlioz, selon une loi plus commune, ce fut seulement quelques années après sa mort que l'admiration de ceux qui savaient le comprendre put avoir un retentissement jusqu'à la foule. *La Damnation de Faust*, interprétée par Colonne ⁽³⁾ avec tant d'intelligence et de passion, fut une révélation foudroyante, et l'enthousiasme des artistes, unanime, irrésistible, se communiqua presque instantanément au public déconcerté, mais docile. La postérité avait commencé à parler.

(1) Jean Jules Edmé Michel Georges de Massougnès des Fontaines (Bonneville, Charente, 21 juillet 1842 - Angoulême, 23 janvier 1919), avocat et musicologue. Il assista aux représentations des *Troyens à Carthage* au Théâtre-Lyrique en 1863 et considéra aussitôt Berlioz comme le plus grand musicien du siècle. Il fut le premier à écrire un livre sur Berlioz, publié en 1870 avant même les *Mémoires* de Berlioz.

Cet article est paru dans le numéro de janvier 1900 de la *Revue d'art dramatique*. [M. C.]

(2) La première représentation de *La Prise de Troie* à l'Opéra de Paris, avait eu lieu le 15 novembre 1899. [M. C.]

(3) Judas Colonne, dit Édouard Colonne (Bordeaux, 23 juillet 1838 - Paris, 28 mars 1910), violoniste et chef d'orchestre, fondateur en 1873 du « Concert national », qui donnera naissance aux Concerts Colonne. [M. C.]

Dès lors, la gloire de Berlioz était incontestée et rien, semblait-il, ne pouvait plus faire obstacle à l'universelle acclamation de son génie. Son œuvre entière allait passionner la génération présente, car la *Damnation* n'est certainement pas son plus bel ouvrage, et il suffirait de faire entendre le *Requiem*, *Roméo et Juliette*, la *Symphonie fantastique*, etc., etc..., puis le merveilleux théâtre, pour soulever autant de fois les mêmes enthousiasmes. Ce n'était pas seulement probable, c'était logiquement nécessaire..... Mais c'est précisément alors que surgit une circonstance extraordinaire, peut-être sans exemple dans l'histoire de l'art, et dont les conséquences pèsent encore, après vingt ans, sur l'un des plus beaux génies de la musique..... À ce moment même, le mouvement qui, depuis quelques années déjà, entraînait vers Wagner les artistes allemands, commença à se propager parmi ceux de notre pays ; on rapportait de Munich, de Bayreuth même, dont les représentations, quelque temps interrompues, n'allaient pas tarder à reprendre un cours triomphal, des impressions vivaces, d'ardentes admirations et, par-dessus tout, l'évangile d'un art nouveau. Cet attrait de la nouveauté, toujours si puissant parmi les artistes, eût pu suffire, à lui seul, pour les subjuguier, mais, à la vérité, les œuvres qui se présentaient sous cette forme inconnue étaient si belles et si grandes qu'on s'explique le saisissement de surprise et jusqu'à l'affolement qu'elles produisirent. L'art wagnérien arrivait comme une tempête formidable et ceux que grisait son fracas et ses splendeurs pouvaient difficilement avoir des oreilles pour d'autres bruits..... Dans de telles conditions, aucun chef-d'œuvre, en dehors des nouveaux, n'était capable d'attirer l'attention ; c'est ainsi que *Roméo et Juliette*, que le *Requiem* lui-même furent écoutés d'une manière distraite et que Berlioz cessa tout à coup d'intéresser les artistes français.

Si grossière et si révoltante que soit, en elle-même, cette erreur, je conviens qu'en de semblables

circonstances, elle était peut-être excusable. L'infirmité de notre nature est telle que, dans le domaine de l'art, où l'acuité des sensations joue un si grand rôle, les meilleurs d'entre nous ne sont pas susceptibles d'éprouver concurremment des impressions également vives dans des ordres d'idées différents. Peu à peu, cependant, l'équilibre doit se faire dans les esprits de quelque valeur, et ceux-ci y arrivent, en effet ; mais chez les autres, plus débiles, la commotion reçue paraît avoir laissé une lésion fâcheuse.

Pour achever l'exposé de la situation actuelle de Berlioz dans notre monde musical, il convient encore de mentionner, sans y attacher, d'ailleurs, plus d'importance que de raison, l'attitude prise par certains des disciples et des admirateurs de César Franck, lequel, vraisemblablement, ne l'eût point approuvée. Il ne s'agit plus, chez ceux-là, d'indifférence ou d'oubli, mais bien d'une hostilité déclarée. Ne trouvant, dans Berlioz, rien de conforme aux beaux « modèles d'écriture » que leur fournissent les œuvres du très noble auteur des *Béatitudes*, ils ont décidé que Berlioz écrivait mal. La plaisante formule qu'ils ont mise en cours : « Berlioz a une mauvaise écriture », et qui a le double avantage d'allier le jargon ultra-moderne à l'allure doctrinale, était précieuse pour donner sans effort, aux gens les plus étrangers à l'art d'écrire la musique, un joli air de compétence raffinée et on l'a vue couramment employée par ceux-là mêmes qui reprochaient jadis à Berlioz de n'être qu'un savant. Elle a encore quelque succès dans les salons à prétentions musicales et dans les cercles artistiques de province. — En fait, cette mauvaise guerre, entreprise seulement après le ralentissement du triomphe de la *Damnation de Faust*, n'est autre chose qu'un retour offensif de l'esprit scolastique, qui n'est jamais brave et cependant ne désarme jamais. Silencieux et prudent devant le succès, il guette attentivement la moindre défaillance de la faveur publique pour sortir ses armes rouillées, et, à qui sait observer, plus d'un indice déjà permet de voir avec quelle impatience il



La Procession du cheval de Troie (vers 1760), de Giovanni Domenico Tiepolo (1727–1804).
National Gallery de Londres.



© D. R.

L'Arrivée du chevalier au cygne Lohengrin, du peintre autrichien Carl Schweninger jeune (1854–1912).

attend le moment de pouvoir se ruer sur Wagner. Ce n'est ni l'école de Cherubini, ni celle de Franck, c'est l'immortelle école de Beckmesser.

Ceci peut paraître négligeable, mais il reste à Berlioz un bien autre adversaire..... Son conflit avec Wagner a-t-il des causes plus profondes que les circonstances historiques dont nous venons de parler ? Doit-il se perpétuer, et les désastreux résultats qu'il a produits jusqu'ici peuvent-ils être considérés comme définitifs ? C'est impossible, tout simplement, parce que ce serait absurde. Piccini, en guerre avec Gluck, devait être écrasé et disparaître ; mais, dans la lutte entre Corneille et Racine, ni l'un ni l'autre ne pouvait, en fin de compte, rester vaincu. Le génie ne peut rien contre le génie.

Berlioz marche de pair avec Gluck, Beethoven et Wagner, au rang des plus hauts génies de l'expression musicale, et ces quatre grands expressifs apparaissent divisés, par leurs tendances, en deux groupes distincts : d'un côté les mélodistes, Gluck et Berlioz ; de l'autre les symphonistes, Beethoven et Wagner. — Il ne s'agit pas, par cette distinction, de dénier aux premiers la science des ressources harmoniques et des effets de l'orchestre, ni aux autres le don de la mélodie, ce qui serait purement ridicule, mais de constater, dans le tempérament de ces grands musiciens, la prédominance de telle ou telle faculté. — Que Wagner fût avant tout symphoniste, bien qu'il n'ait pas écrit de *symphonies*, je ne perdrai pas de temps à le démontrer. S'il n'a pas fait de *symphonies*, c'est que son génie expressif, essentiellement, impérieusement dramatique, avait besoin du théâtre pour préciser ses conceptions. Mais ses facultés mélodiques, si belles dans le développement symphonique, ne s'adaptent point aux formes du drame lyrique telles que les avait employées Mozart et dont Gluck avait su se contenter en les modifiant et les ennoblissant. *Rienzi*, *Le Vaisseau-Fantôme*, *Tannhäuser* et *Lohengrin* montrent, à de rares excep-

tions près, que le développement purement mélodique d'une idée n'était pas son fait et qu'il se serait vainement obstiné à vouloir réaliser sa pensée par la ligne de chant unie aux paroles. S'il n'avait produit que ces quatre premières œuvres, il ne serait pas Wagner ; — les poèmes, vraiment admirables, ne sont pas ici en question ; — l'ouverture de *Tannhäuser*, le prélude et la marche des fiançailles de *Lohengrin* et plusieurs autres passages seraient apparus comme des signes de la plus haute prédestination, mais l'antithèse entre ces inspirations merveilleuses et la quasi-médiocrité de l'ensemble n'eût laissé dans l'histoire de l'art que l'impression d'une énigme troublante. Le monde n'aurait pas connu le colosse qui lui fut révélé peu de temps après.

Ce désastre pouvait se produire, il semble même qu'il fût inévitable ; mais la façon dont il fut écarté fait voir un des côtés les plus extraordinaires de la puissante organisation de Wagner. En présence de cette situation tragique qui menaçait d'étouffer son génie, il trouva, en lui la force d'invention nécessaire pour créer de toutes pièces la forme d'art indispensable à son tempérament spécial : à la fois symphoniste et poète dramatique et ne trouvant pas, dans l'art existant, la possibilité de concilier ces deux tendances qui étaient tout lui-même, il se joua du dilemme en apparence insoluble et imagina la *symphonie théâtrale*. Ceci est proprement merveilleux et peut encore s'appeler du génie. Dès lors, sa pensée était affranchie et s'épanouissait en autant de chefs-d'œuvre qu'il lui plaisait d'en concevoir.

L'action, dans son système, se déroule sous les yeux du spectateur, les sentiments des personnages sont précisés par la parole en un dialogue d'expression juste, mais c'est l'orchestre seul, c'est la prestigieuse symphonie qui développe musicalement toute la poésie, toute la psychologie du drame. En soi que vaut le système ? Est-il autre chose qu'un hardi et très ingénieux élargissement de celui de la sympho-



La Fausse Mort de Juliette, huile sur toile (1856-1858) de Frederick Leighton (1830-1896).
Art Gallery of South Australia, Adélaïde.

© Wikipedia

nie à programme, le programme étant débité et mis en scène au lieu d'être distribué à l'auditeur sur un morceau de papier ?... Je ne m'en soucie pas, en écoutant *Parsifal*, *Tristan* ou *Les Maîtres-Chanteurs*, car mon émotion est trop grande pour s'embarrasser de théories ; mais quand j'entends *Orphée*, *Iphigénie en Tauride* ou *Les Troyens*, mon émotion étant la même, je vois clairement que le génie est tout et que le reste est indifférent. En deux mots, l'art de Wagner est *le sien*, tout simplement, celui dont il avait besoin pour manifester son génie et que, par une audace aussi heureuse pour nous que pour lui, il a su façonner à sa mesure ; je crois encore que, dans ses grandes lignes, il constitue une forme nouvelle pouvant être utilisée par les artistes d'un tempérament analogue à celui de l'auteur de *Tristan*, mais c'est tout : l'imposer aux autres serait une monstrueuse aberration, une pure conception de pédagogues, infailible pour étouffer tout don personnel, toute spontanéité géniale et pour empêcher quelque autre Wagner de jamais pouvoir se produire. Les wagnériens *purs* ne se rendent pas compte qu'ils sont en train de jouer le rôle des pédants de tous les temps.

Berlioz, lui, n'avait nul besoin, pour réaliser à la scène ses aspirations dramatiques, de chercher un nouveau moule théâtral ; sa pensée qui, jusque dans la symphonie, se traduit toujours en *phrases mélodiques* sous lesquelles, parfois, on s'étonne presque de ne pas entendre des paroles, s'accommodait à merveille du mode d'expression analytique et précise contenu dans le chant de l'opéra ancien, et la langue dont s'étaient servis Gluck, Spontini et Weber devait nécessairement lui paraître excellente, puisqu'elle trouvait directement le chemin de son cœur. C'est seulement dans la symphonie qu'il lui fallut innover, car il entendait, lui aussi, la rendre dramatique ; mais il ne visa point, comme Wagner, à la fusion du genre

symphonique et du genre théâtral, les préférant distincts, pour pouvoir profiter de leurs effets spéciaux. Berlioz n'eut donc pas de système. exclusif : il usa d'une souveraine liberté dans le choix de ses modes d'expression, selon les sujets donnés et la manière dont il les concevait, innovant quand cela lui était nécessaire (*La Symphonie fantastique*, *Harold*, *Roméo et Juliette*, *La Damnation de Faust*, etc...) ; élargissant simplement, quand cela lui suffisait, les moyens employés par ses devanciers (le *Requiem*, le *Te Deum*, *L'Enfance du Christ*, etc...) ; s'en tenant de plus près encore, mais sans jamais s'y asservir, aux formes consacrées par le génie de certains maîtres et par la raison artistique (son théâtre, en général). À telle conception d'art il a, délibérément et d'une volonté très réfléchie, appliqué toujours telle forme qui lui semblait le mieux appropriée, faisant voir par là la souplesse, la variété, l'universalité de son génie expressif et démontrant, en même temps, cette vérité essentielle que les formes n'ont aucune valeur en elles-mêmes, mais seulement par les ressources qu'elles apportent à l'expression de l'idée.

Tout cela comporterait de bien plus longs développements et, s'il s'agissait d'établir, entre Berlioz et Wagner, un parallèle rigoureux et complet, le cadre de cet article serait vingt fois insuffisant. Je ne vise ici qu'une partie de la question, l'antagonisme actuellement existant entre les deux œuvres, l'étroitesse du point de vue qui l'a créé et les conséquences qui en devaient fatalement résulter pour Berlioz, en particulier pour son théâtre. Si la formule théâtrale de Wagner est considérée comme la seule légitime et possible, celle de Gluck et de Berlioz est donc sans valeur ; si l'admirable conception qui a permis au maître de Bayreuth de manifester son génie devient la routine exclusive où doivent se traîner tous les musiciens, quels que soient leur idéal et leur tempé-

rament propres, toute autre voie est donc condamnée, dans le passé comme dans l'avenir ; si le public cent fois plus routinier que les artistes, a fini par faire sienne cette formule qu'ils lui ont imposée, il la défendra avec son acharnement coutumier, il la défendrait même longtemps encore après que les artistes l'auraient abandonnée ; et, dans de telles conditions, si l'on présente à ce public, en cette même salle énorme de l'Opéra qu'emplit si généreusement la symphonie wagnérienne, des œuvres comme *Alceste* ou *Les Troyens*, elles lui apparaîtront maigres, grelottantes, sans sonorité, sans éclat, et, de la meilleure foi du monde, il ne discernera pas, *n'entendra* même pas la mélodie vocale (d'ailleurs perdue dans l'immensité du vaisseau), n'ayant plus l'habitude d'en prendre souci. Pense-t-on que ce soit la condamnation de telles œuvres ?... La conclusion serait quelque peu téméraire et, en tout cas, il serait hasardeux d'en induire la supériorité du genre préféré. Le public prend ses habitudes où il peut, et, il y a quelque quarante ans, c'est l'art de Meyerbeer qui fermait ses oreilles à tout autre. Gluck, Berlioz et aussi Wagner s'en sont alors aperçus.

Il est bien curieux à observer, ce bon public, aux représentations de *La Prise de Troie*. Il sait vaguement qu'il est en présence d'une grande chose et, d'instinct, il la respecte, mais on ne l'a pas prévenu nettement qu'il fallait admirer et il est embarrassé de sa contenance. En fait, il s'ennuie comme à *La Walkyrie*, ni plus, ni moins, mais il le laisse voir davantage, n'ayant pas reçu de mot d'ordre pour transformer son ennui en enthousiasme. De plus, exerçant de lui-même la seule faculté de critique dont il soit susceptible, il *compare* ce qu'il voit et entend là avec ce qu'on lui a appris à admirer depuis une dizaine d'années, et constate sans peine que rien n'est conforme au modèle : il ne reconnaît ni la mythologie,

ni l'ethnique, ni la forme des casques, ni celle du langage musical, et comme on lui a enseigné que telles divinités, telle sorte de peuples, tels costumes et telles formes d'art étaient seuls capables d'incarner ou de traduire la pensée moderne, il conclut volontiers, avec quelques-uns de ses directeurs de conscience, que l'œuvre qu'on lui présente est d'un genre « périmé », et qu'il n'a pas besoin de se faire violence pour la comprendre, puisqu'elle n'est pas selon la formule. Il n'en rit pas, cependant, ou très peu, et cela est remarquable. C'est qu'il n'est plus le public d'il y a vingt ou trente ans, qu'il ne s'abandonne plus du tout à son instinct, qu'il reçoit docilement les instructions de ceux qui lui paraissent des « artistes », et que, pour le moment, encore mal assuré dans la nouvelle esthétique qu'on lui a inculquée, il procède avec une certaine prudence, craignant de ne pas s'y reconnaître et de commettre des bévues.

Pendant ce temps, quelques-uns, bien rares, dispersés dans l'invraisemblable immensité de cette salle absurde, notamment vers les hauteurs, là où les hasards de l'acoustique leur permettent d'entendre quelque chose, ouvrent leurs esprits et leurs cœurs et connaissent la joie divine de se sentir en communion avec le génie. Indignés d'abord de voir interpréter dans de pareilles conditions une œuvre qui leur était sacrée, ils avaient juré de ne pas revenir, mais, malgré eux, l'amour les a rappelés ; suppléant à l'insuffisante réalisation par l'œuvre même, vivante en eux depuis si longtemps, et par le souvenir des admirables interprétations du Châtelet et de Carlsruhe, ils oublient les contingences et, pour quelques heures, se laissent vivre dans l'idéal. Pour eux, les efforts dispersés des interprètes se concentrent et l'ensemble apparaît, le drame retrouve sa vie intense, son ordonnance grandiose, sa puissante et incomparable



La Fuite en Égypte est la deuxième partie de *L'Enfance du Christ* de Berlioz. Ici la version (vers 1500) de Vittore Carpaccio (1465-1526). (National Gallery de Londres.)

expression. Ils ont cette étrange disposition d'esprit de penser qu'une épopée peut être dramatique et de s'émouvoir aux péripéties d'une œuvre dont la donnée repose sur l'existence d'un peuple, sur les catastrophes qui l'accablent, sur l'effondrement où, après dix ans de guerre, s'écroulent sa puissance et sa gloire. Il leur paraît que les sentiments de la foule guerrière, et ceux de la prophétesse en qui s'incarne la patrie, et l'héroïsme des femmes qui se poignent ou s'étranglent au milieu de leur ville en feu contiennent autant d'émotion tragique que les habituelles convulsions de deux amants. Et ils s'intéressent à la destinée de cette ville, à la joie enfantine de la foule qui, au début, se croyant délivrée, se répand dans la plaine avec des cris de fête, à l'effroyable prescience de Cassandre, à son désespoir de ne pouvoir arracher son peuple à la confiance qui va le perdre. L'âme de la prophétesse est en eux et ils gardent, comme elle, une constante angoisse au milieu de la pompe et de l'éclat des réjouissances publiques ; ils pleurent, avec le peuple attendri, à la douloureuse apparition de la veuve d'Hector, symbole du deuil immense qui plane sur la patrie ; ils frémissent d'horreur, ils restent, avec les chefs troyens, frappés d'une stupeur impuissante au récit de la mort du grand-prêtre, prodige inouï qui anéantit un instant les courages en manifestant la colère des dieux. Enfin la catastrophe depuis si longtemps pressentie se précipite et leurs cœurs se serrent quand, autour du palais où dort le grand Énée, retentissent les bruits terribles des combats déjà engagés ; ils frissonnent à la vue de l'ombre livide d'Hector, aux

lugubres harmonies qui enveloppent sa voix spectrale et dont ils sont bien les seuls à sentir les émouvantes nuances ; ils s'enflamment, avec les héros de Troie, dans l'élan de désespoir qui les pousse vers la mêlée, et, pendant la grande scène finale, pendant ce dialogue sublime entre Cassandre et les vierges troyennes dont rien ne parvient aux autres auditeurs, ils sont loin, très loin de tout ce qui les entoure et se rendent à peine compte de ce qu'ils éprouvent : c'est comme une souffrance qui ressemblerait à de la joie et qui, pour être surhumaine, les accable et les anéantit.

Ceux-là sont des artistes, n'en doutez pas ; seulement, j'ai dit qu'ils n'étaient que « quelques-uns ». Un jour ou l'autre ils seront plus nombreux, c'est fatal et nécessaire, et, dès à présent, leur petite troupe se serait accrue si l'œuvre eût été présentée dans d'autres conditions ; mais, pour le moment, il est incontestable que la majorité des artistes se tient à peu près au même niveau que le public et se montre également incapable d'élargir son point de vue. Ce n'est pas le cas des plus distingués d'entre eux et je le montrerais facilement en citant certains noms ; mais, même dans les élites, la véritable intelligence et la liberté d'esprit sont le lot du petit nombre ; les autres sont plus lents à penser, à comprendre, surtout à évoluer, et ce sont précisément ceux-là qui, étant plus médiocres, exercent une influence plus directe sur la foule. — Malgré tout, le revirement aura lieu et plus tôt, peut-être, qu'on ne pense, car c'est parmi les jeunes que le mouvement s'accroît, et la jeunesse entraîne tout avec elle. Ceux qui étaient



Hector faisant ses adieux à Andromaque, huile sur toile d'Angelika Kauffmann (1741-1807). National Trust.

© Wikipedia



© Wikipedia

Hans von Bülow, l'« hectorophile ».

jeunes il y a quinze ou vingt ans ont subi, alors, une crise qui les a quelque peu déséquilibrés et dont il leur est difficile de se remettre ; ceux qui les remplacent aujourd'hui n'auront pas à traverser les mêmes circonstances que leurs aînés et tout semble indiquer qu'ils ne contracteront point leur maladie.

Le plus curieux, en tout ceci, c'est que cette attitude des artistes à l'égard de Berlioz est loin d'être la même en Allemagne qu'en France. Sans parler de la légende de la « mauvaise écriture », totalement inconnue au pays de Bach et de Beethoven, et qui y fait sourire, sans rappeler l'admiration de Schumann et de tant d'autres, ce sont, chez nos voisins, les plus ardents wagnériens qui sont les plus chauds partisans de Berlioz. Et il n'est pas seulement admiré, je puis dire qu'il est profondément aimé, ce qui vaut mieux. On sait avec quelle ardeur Liszt lutta pour lui, pendant toute sa vie, en même temps que pour Wagner ; Hans de Bülow avait créé un mot pour exprimer sa tendresse et aimait à parler de son « hectorophilie » ; Félix Mottl, qui a mis au répertoire du théâtre de Carlsruhe, avec le talent et le succès que l'on sait, les quatre opéras de Berlioz, n'a pas de plus grande joie que de diriger une œuvre de l'auteur des *Troyens*, pour qui son culte touche à l'adoration. « Quand j'entends le moindre lambeau d'une mélodie de Berlioz, quand j'y songe, seulement, ça me prend là !... » me disait-il un jour, crispant ses deux mains sur son cœur avec une énergie et une exaltation singulières. Je n'en finirais pas, si je devais rapporter tous les traits de ce genre que j'ai pu recueillir, au cours de mes entretiens, (toujours pleins de Berlioz), avec ce grand et charmant artiste, si passionné et si

vivant. Alfred Ernst en a raconté un, particulièrement touchant, que je ne résiste pas au plaisir de citer, pour ceux qui ne le connaissent pas encore : le jour où Félix Mottl vint à Paris pour la première fois, comme je me mettais à sa disposition, quelques heures après son arrivée, pour le guidera travers la ville : « Avant tout, me dit-il vivement, mais d'un ton grave, ce que je désire voir, c'est le tombeau de Berlioz et celui de Napoléon ! »

Quant à Wagner, dont l'opinion est, ici, particulièrement intéressante, les uns ignorent, les autres feignent d'ignorer à quel point le génie de Berlioz le passionna et quelle influence profonde il exerça sur lui. ⁽¹⁾ Plus jeune de dix ans que le maître français, il put connaître et apprécier l'œuvre de son devancier mieux que celui-ci ne connut et n'apprécia la sienne. Il faut se rendre compte, pour bien juger le triste malentendu qui, à un moment donné, divisa ces deux grands hommes, que si Berlioz eut les premiers et les plus grands torts, il n'était certainement pas, alors, en situation de comprendre le véritable Wagner. Quand un accès d'irritation personnelle le fit rompre avec son ancien ami, il ne connaissait, en somme, de celui-ci, que ses premières œuvres et n'avait entendu, en dehors de quelques fragments symphoniques, que *Tannhäuser* et *Lohengrin*. Il avait lu, il est vrai, la partition de *Tristan*, mais, même pour un tel musicien, la lecture, en pareil cas, n'était pas suffisante et il eût fallu l'audition pour révéler une forme d'art si nouvelle. Berlioz peut donc être excusé d'avoir méconnu Wagner, puisqu'il ne connaissait de lui que les œuvres où on le trouve à peine, les autres, à part *Tristan*, n'existant pas encore.

Wagner, lui, qui connaissait à merveille l'œuvre entière de Berlioz, ne l'a jamais méconnue, — bien loin de là, — et ce n'est qu'à partir de la fâcheuse dispute, qu'on peut citer de lui, soit dans sa correspondance, soit dans ses conversations, quelques phrases amères contre l'auteur de la *Damnation de Faust*. Son admiration pour Berlioz est bien connue et s'est manifestée en maintes circonstances souvent rapportées, mais je ne crois pas qu'il en existe un plus éclatant et plus saisissant témoignage que celui dont je dois la connaissance à Félix Mottl. Il s'agit d'un document qui fit une sensation extraordinaire lorsqu'il circula dans le monde musical allemand, il y a plusieurs années, et qui, pourtant, est encore absolument inconnu en France : c'est un projet d'article écrit par Wagner en 1840 ou 1841, pendant un de ses séjours à Paris ; je le reproduis ici purement et simplement, car le moindre commentaire ne pourrait qu'en affaiblir la portée et l'émuouvante signification :

« Si j'étais Beethoven, je dirais : « Si je n'étais Beethoven et si j'étais Français, je voudrais être Berlioz. Parlerais-je ainsi dans l'espoir d'être *plus heureux* ? Je ne le sais au juste, mais je le dirais cependant. — Chez ce Berlioz flamboie la jeunesse d'un grand homme ; ses symphonies sont les batailles et les victoires de Bonaparte en Italie. — Il vient d'être fait consul, — il va devenir empereur, — il va conquérir l'Allemagne et le monde. — Mais l'enverra-t-on à

(1) Les traces de cette influence, dans l'œuvre de Wagner, sont nombreuses et infiniment intéressantes à rechercher, mais une telle étude dépasserait les limites de cet article. Je me borne à rappeler les remarques le plus souvent faites à ce sujet : l'idée première du leit-motif procédant de la *Symphonie Fantastique* : la parenté de conception entre le final du deuxième acte des *Maîtres-Chanteurs* et la grande scène du Carnaval, de *Benvenuto Cellini* : le rapport de certains détails d'instrumentation, tels que le dessin persistant des violons à la fin de l'ouverture de *Tannhäuser* et celui qui se trouve dans la scène finale de *Roméo et Juliette*, ainsi que certaines réminiscences mélodiques des plus frappantes.

Sainte-Hélène ? Je l'ignore. — Je sais bien, toutefois, que, dans ce cas, on l'en ramènerait triomphalement. Berlioz est un grand général. De même que je ne puis me figurer les victoires de Bonaparte qu'en me représentant clairement devant les yeux l'image du héros et en le mettant à la tête de la monstrueuse mêlée, versant à travers la masse mille pensées fulgurantes qui la dirigent, — de même je ne puis imaginer une symphonie de Berlioz sans le voir lui-même à la tête des exécutants. Ces créations gigantesques, enfants des orages juvéniles d'un génie débordant, continueront de vivre lorsqu'un jour la France reconnaissante aura dressé un marbre fier sur la tombe de leur auteur ; mais seule la tradition pourra leur donner, aux yeux de la postérité, la signification qu'elles avaient, pour les contemporains, sous la direction personnelle du héros génial. Le père doit en transmettre le souvenir au fils et celui-ci au petit-fils, autrement il arrivera peut-être que l'on ne croira plus à ces réalités étonnantes et qu'on les prendra pour des contes des *Mille et une Nuits*. » »⁽¹⁾

À qui fera-t-on croire qu'un pareil enthousiasme ait pu se transformer, pour des raisons quelconques, en animosité ou en dédain ?... La vérité est que, sous l'empire de l'irritation très explicable qu'avait provoquée en lui l'attitude de Berlioz, Wagner, depuis 1860, a pu lancer contre son ancien ami, à titre de représailles, quelques boutades et quelques vives critiques, mais qu'au fond de lui-même il conserva toujours son immense admiration pour celui qu'il nommait « le cher et grand auteur de *Roméo et Juliette* ». J'en ai recueilli les preuves les plus certaines de la bouche de Félix Mottl, qui a vécu près de Wagner après la rupture des deux grands musiciens. Je me contenterai de citer le trait suivant : « Un jour, raconte Mottl (et ceci se passait bien après 1860), Wagner m'avait donné à étudier la partition d'orchestre de *Roméo et Juliette*, qu'il aimait entre toutes. Quand je la rapportai et qu'il m'interrogea sur ma lecture, j'exprimai avec chaleur toute mon admiration pour cette grande œuvre et, au sujet de la scène du tombeau, voulant montrer combien elle me

paraissait musicalement belle, je dis que je ne m'expliquais pas pourquoi Berlioz, dans une note, déclarait qu'on ne pouvait comprendre ce morceau sans connaître le dénouement substitué par Garrick à celui de Shakespeare. Wagner ne me laissa pas aller plus loin. *Il entra dans une fureur épouvantable*, criant que je n'avais pas le droit de parler ainsi, que lorsqu'un génie de cette taille disait une chose, on n'avait qu'à l'accepter, sans demander ni pourquoi ni comment... Et il continua longtemps de la sorte, avec une telle violence d'indignation que je ne savais quelle contenance tenir et dus renoncer à excuser ou expliquer ma remarque. »

On voit à quoi se réduit la légende qui veut que ces deux grands hommes se soient mutuellement méconnus. Cela vaut mieux ainsi et la réalité est moins troublante pour l'esprit. Il est consolant de constater que celui des deux qui connaissait l'œuvre de l'autre l'aimait et l'admirait profondément, tandis que celui qui ne rendait pas justice au génie de son rival avait manqué des éléments d'appréciation nécessaires.

Il n'en est pas moins vrai qu'après leur mort les voilà en guerre, que Wagner, « se vengeant », à son tour, opprime et étouffe Berlioz à faire croire qu'il va l'anéantir... Mais les deux hommes n'y sont pour rien, ni même, à bien considérer, les deux œuvres, qui sont faites pour resplendir côte à côte. C'est l'étroit fanatisme de leurs partisans qui crée ce conflit. Pour être exact, il faut dire que ce fanatisme est, presque exclusivement, le fait des vainqueurs de l'heure actuelle, car les autres ne portent pas la guerre sur le terrain de leurs ennemis. À part de rares exceptions, les plus anciens et les plus ardents berliozistes sont ouverts à l'art de Wagner, tandis que la plupart des wagnériens (en France), sont fermés à celui de Berlioz ; d'où l'on peut tirer, ce me semble, une forte présomption en faveur du sens artistique des premiers.

Quoi qu'il en soit, cette situation est nécessairement passagère. En art, les œuvres du génie sont impérissables et, soit qu'on les méconnaisse à leur apparition, ce qui est l'usage, soit qu'elles subissent, au cours du temps, des éclipses plus ou moins longues, elles demeurent dans leur beauté et leur grandeur oubliées, pour rayonner tout à coup et éblouir des générations lointaines à qui les gens de courte vue ne les croyaient pas destinées. Le « jugement de la postérité », pour être une expression d'apparence banale, n'est pas, bien loin de là, une vaine formule ; c'est une réalité absolue, incontestable, vérifiée mille et mille fois depuis qu'il existe une civilisation et des arts. C'est le critérium infailible, et le seul, de la souveraine beauté, parce que ce jugement, étranger aux engouements de la mode, aux instincts plus ou moins bas d'une foule capricieuse, est celui des élites accumulées d'âge en âge. Il exprime le sentiment des âmes artistes, qui, à toute époque donnée, sont une minorité infime, mais qui, groupées par le temps, deviennent légion et font la loi aux foules passagères, isolées chacune dans leur court moment d'existence, car elles n'ont aucun héritage d'idées à se transmettre.

Cette vérité est une des plus claires dont l'esprit humain soit assuré et je ne puis m'empêcher de dire combien j'ai été surpris de la voir méconnaître ici même, tout récemment, dans une étude d'autant plus remarquable qu'elle avait le mérite infiniment rare de contenir des idées personnelles. Après avoir exprimé avec une ardeur passionnée son admiration et son amour pour l'art de Wagner et constaté, toutefois, les inévitables imperfections qui s'y rencontrent comme

(1) L'article s'arrête là. Il ne fut pas continué, ni par conséquent publié, pour des raisons restées inconnues. C'est une pièce autographe, d'une authenticité indiscutable et indiscutée, appartenant à M. Alfred Bovet, qui, jusqu'ici, avait préféré ne pas la voir publier, mais qui vient, à la prière de Mottl, de m'accorder très gracieusement l'autorisation désirée. En voici le texte allemand, d'après la copie (de la main de Félix Mottl) que je possède depuis deux ans :

« Wenn ich Beethoven wäre, so würde ich sagen : Wäre ich nicht Beethoven und Franzose, so möchte ich Berlioz sein. Würde ich das sagen, um glücklicher zu sein ? Das weiss ich nicht klar, aber ich möchte es dennoch sagen — in diesem Berlioz flammt die Jugend eines grossen Mannes ; seine Symphonien sind die Schlachten und Siege Buonaparte's in Italien ; er ist letzthin zum Consul gemacht worden — er wird noch Kaiser werden ; — Deutschland und die Welt erobern ; — wird man ihn aber nach St Helena schicken ? Ich weiss es nicht, — wohl weiss ich aber, dass man ihn in diesem Falle in Triumph wieder holen würde. Berlioz ist ein grosser Feldherr ; so wie ich mir Buonaparte's Schlachten im Geiste nicht anders vorstellen kann, als wenn ich mir die Gestalt des Heroen klar vor meine Augen versetze, und sie an die Spitze des ungeheuren Gewühles stelle, wie von ihr aus tausend leitende feurige Gedanken durch das Ganze hinströmen — so kann ich mir eine Berlioz'sche Symphonie nicht anders denken, als mit ihm selbst an der Spitze der Execution. Die gigantischen Schöpfungen, erzeugt in den jugendlichen Stürmen eines in Fülle überströmenden Genius werden fortleben, wenn einst das dankbare Frankreich einen stolzen Marmor über ihren Schöpfer hin wälzte ; aber nur durch Tradition kann es gelingen, sie den Sinnen der Nachwelt in der Bedeutung wieder vorzuführen, in der sie der Mitwelt unter der persönlichen Aufführung des genialen Helden erschienen. Der Vater muss es dem Sohne, der Sohn dem Enkel überliefern, sonst könnte es dereinst kommen, dass man an jene wunderbaren Wahrheiten nicht mehr glaubte, und sie für Märchen aus « Tausend und eine Nacht » halte.

en toute conception humaine, M. Romain Rolland lançait à l'auteur de *Tristan* cette apostrophe douloureuse : « Tu passeras, toi aussi ; tu iras rejoindre Gluck, Bach, Monteverde, Palestrina, toutes les grandes âmes dont le nom persiste parmi les hommes, mais dont les hommes ne sentent plus les pensées, sauf une poignée d'initiés qui s'efforcent en vain de ressusciter le passé. Toi aussi tu es déjà du passé..... » Non ; les grandes âmes dont le nom persiste parmi les hommes ne passent pas ; leur nom ne persisterait pas si leur pensée était abolie ; non, Gluck n'est pas passé et Wagner ne passera pas ; leurs formes seront remplacées par d'autres, mais ceci n'est rien ; l'essence de leur génie restera la « source puissante de vie » où les générations successives continueront à « puiser leur énergie morale et leur résistance au monde ». Les génies supérieurs sont proprement immortels, ils vivent indéfiniment dans les cœurs de ces élites qui constituent la postérité. Berlioz, enfant, fondait en larmes en traduisant le quatrième livre de *l'Énéide*. Nous avons vu, de nos jours, *l'Œdipe-Roi* de Sophocle, malgré le masque de la traduction, malgré la répulsion de nos esprits modernes pour certaines idées d'ordre philosophique comme celle de la fatalité païenne, émouvoir profondément, après plus de deux mille ans, des spectateurs français, par ce qu'ils y retrouvaient de vivante humanité. Dans deux mille ans encore, un autre public sentira de même.

L'avenir est toujours juste pour les œuvres du génie et les plus longues injustices, loin d'infirmes cette vérité, semblent la rendre plus éclatante. L'art ogival, la plus étonnante, peut-être, des créations du génie français, après trois siècles de moqueries et de dédains, devait *nécessairement* s'imposer de nouveau à l'admiration de l'humanité, et ce revirement a eu lieu. Il a fallu deux cents ans pour que la gloire de Shakespeare fût acceptée par la France ; elle y rayonne, cependant. C'est que, pendant ces longues périodes d'inconscience des majorités, les humbles petits groupes des âmes artistes, jouissant silencieusement de leurs joies, se transmettant leur foi de l'un à l'autre, accomplissaient, malgré les beaux-esprits du temps, malgré les « arbitres du goût », malgré Voltaire, le lent travail de la postérité.

Nous paraissions loin de Berlioz, pour lequel, dira-t-on peut-être, il n'est pas temps encore d'invoquer la postérité. Si vraiment, car des signes certains le marquent comme un de ceux qui sont faits pour elle. Il a, dès à présent, cette gloire hautaine d'être resté pur de tout contact avec les foules et apparaît comme un de ces génies d'élection qui ne peuvent avoir accès qu'auprès des petits groupes successifs des amants de l'idéal. Sa gloire, on en parlait dès le début de sa carrière, au milieu de l'indifférence ou du dédain du public ; à ce moment même, Paganini, après s'être agenouillé devant lui sur la scène du Conservatoire, déclarait qu'il « faisait revivre Beethoven » et nous venons de voir que Wagner le comparait à la fois à Beethoven et à Bonaparte. L'année de sa mort, signalant ces significatives anomalies, je montrais cette gloire confiée à la garde de « la petite église invisible d'élus » dont, selon le mot de Diderot, « les apôtres clandestins opèrent peu à peu la conversion des sots ». Très peu de temps après, les sots commencèrent à se convertir ; ils se sont repris, depuis, et résistent encore. Qu'importe cela et quel besoin ont les « élus » d'une telle compagnie ? À quoi bon cet envahissement brutal de leur « petite église » ? Pour moi, je le redoute plus que je ne le désire et laisse à d'autres l'apostolat. J'ai entendu les premiers pèlerins de Bayreuth parler du charme infini de leur petit cénacle d'alors, disparu sans retour depuis l'intrusion des foules cosmopolites. Mieux que personne, les pèlerins de Carlsruhe peuvent comprendre cette douceur, car ils se trouvaient là dans une intimité encore plus étroite et plus chaude, et le bruyant enthousiasme d'une foule plus ou moins sincère ne vaudra jamais, pour eux, cette exquise communion de leurs quelques âmes dans le recueillement et dans l'amour.

Car il faut aimer, en art, il faut aimer avant de comprendre et l'on ne peut comprendre sans aimer. Quand, grâce à nous, les froids pédants auront enfin compris, qu'ajouteront-ils, par leurs gloses, à notre joie d'aimer ? Ils ne pourront que la troubler et l'amoindrir.

Georges de Massougne



La Réconciliation des Montaigus et des Capulets sur les cadavres de Roméo et Juliette, huile sur toile (1855) de Frederick Leighton (1830-1896).

LETTRES DE COSIMA WAGNER À SA FILLE DANIELA VON BÜLOW 1866 - 1885

Suite de la correspondance, inédite en français, de Cosima Wagner à sa fille Daniela von Bülow, parue en 1933, trois ans après le décès de Cosima, sous le titre Cosima Wagners Briefe an ihre Tochter Daniela von Bülow 1866-1885 (Lettres de Cosima Wagner à sa fille Daniela von Bülow 1866-1885). L'édition, « autorisée », est passée sous l'œil et le ciseau éventuel de la censure de Bayreuth et de la famille Wagner, et cette correspondance a très certainement été soumise à des coupes ou des suppressions de lettres.

Petit rappel des différents enfants de Cosima Liszt, épouse von Bülow, puis Wagner :

- Daniela Senta von Bülow, l'aînée, née à Berlin, le 12 octobre 1860 ;
- Blandine Elisabeth von Bülow, née à Berlin, le 20 mars 1863 ;
- Isolde von Bülow, née à Munich, le 10 avril 1865 (quoique reconnue par Hans von Bülow, elle est la fille naturelle de Richard Wagner) ;
- Eva Maria von Bülow, née à Tribschen, le 17 février 1867 ;
- Siegfried Wagner, né à Tribschen, le 6 juin 1869.

Michel Casse.

À la demande du roi Louis II, Hans von Bülow répétait à Munich Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg. Richard Wagner s'y rendit, accompagné de Cosima, laissant les enfants à Tribschen

8.*⁽¹⁾

[De Munich à Tribschen]

24 mai 1868.

Mon cher enfant,

je viens de recevoir une bonne lettre de Grandmaman⁽²⁾ qui m'a fait bien plaisir parce que'elle me donne de bonnes nouvelles de mes quatre petites filles. Remercie Grandmaman bien des fois de ma part en l'embrassant. Dis à Boni que j'ai été bien triste d'apprendre qu'elle avait été méchante envers votre oncle Richard ; je ne lui écrirai que lorsqu'on m'aura appris qu'elle est tout à fait sage et obéissante. Embrasse Loldi⁽³⁾ mais dis-lui que maman lui défend d'être « Schmutzfinke »⁽⁴⁾. Jouez toujours gentiment avec Eve-Marie qui est maintenant le petit ange de notre maison. Plus on est petit plus on est près de Dieu, mon enfant, parce qu'on a moins fait de fautes, mais quand on grandit on a son papa et sa maman pour relever les fautes et en corriger, et alors on se rapproche du bon Dieu qui nous aime doublement pour la peine que nous nous sommes donnés de devenir bons. Eve ne fait pas de mal, toi et Boni vous faites quelquefois mal, si vous vous corrigez, si vous vous repentez, vous serez encore meilleures que la petite qui ne fait pas mal.

Ton père et ton oncle Richard sont à la répétition ; je les attends pour dîner. Ton père tousse encore beaucoup malheureusement ; j'espère que le beau temps le guérira. Le jour de la fête de ton oncle Richard⁽⁵⁾ nous avons allumé 55 bougies de couleur, le roi lui a donné des bouquets gros comme des tables, et beaucoup de jolies choses, il a été à Starnberg où il a dîné avec le roi qui se porte bien, dis cela

(1) Lettre directement écrite en français, comme toutes celles signalées par un astérisque après le numéro d'ordre.

(2) Franziska Stoll (Leipzig, 2 septembre 1800 - Berlin, 7 août 1888). Elle avait épousé, le 28 août 1828, Karl Eduard von Bülow, dont elle divorça en 1849. Elle est la mère de Hans von Bülow.

(3) Diminutif d'Isolde. Ceux de Daniela étaient Lulu et Lusch, et Blandine était Boni, Bonus ou Ponsch.

(4) Sale, ou sale comme un peigne.

(5) Le 22 mai 1868, jour du 55^e anniversaire de Wagner.

à Grandmaman. Nous avons bu hier à la santé des enfants ! Je suis toujours triste ma bonne Loulou, quand j'entre dans votre chambre et que je ne vous vois et ne vous entends pas. Ma seule consolation c'est d'apprendre par Grandmaman que vous êtes sages. — Dis bien des choses à Herminie,⁽⁶⁾ à Vreneli, à Jacob, à Johanna⁽⁷⁾ de ma part, et partage les pastilles entre tes sœurs et toi. — Le paquet partira demain. Travaille toujours beaucoup ; la paresse rend méchant et malheureux. Je t'embrasse de tout mon cœur mon cher enfant.

Ta mère

C. B.

9.*

[De Munich à Tribschen]

3 juin 1868.

Je te remercie ma chère Loulou ; ta lettre m'a fait grand plaisir, fais bien attention une autre fois de ne pas faire des taches d'encre, parce que c'est laid à voir. Je ne veux pas te gronder aujourd'hui car je suis contente de ce que tu aies lu et compris ma lettre seule, et de ce que tu me réponds. Je suis satisfaite de ce que Grandmaman me dit de toi et de tes sœurs. —

Cette nuit j'ai rêvé que tu m'arrivais tenant Boni et Loldi par la main, que vous aviez fait le grand voyage de Lucerne à Munich toutes seules, et que tu avais été si raisonnable que tu avais tout arrangé pour toi et tes sœurs. Nous n'en sommes pas encore là, n'est-ce pas mon enfant ? Mais cela viendra, je sais que tu seras une bonne fille, bien raisonnable, qui donnera le bon exemple aux trois petites. En rêve je t'ai embrassée bien fort, et maintenant je le fais encore. Dis à Herminie et à Johanna que je suis très contente de ce que Grandmaman m'écrit d'elles. Dis à Vreneli que ton oncle Richard ne lui a pas encore écrit parce qu'il a à faire toute la journée. Aujourd'hui il y a eu une répétition qui a duré cinq heures. Après cela tout le monde est fatigué. L'autre jour j'ai vu les petits Zumbusch⁽⁸⁾ qui vont à la campagne avec leur

(6) Hermine, la bonne des enfants.

(7) Domestiques.

(8) Les enfants de Caspar von Zumbusch (Herzebrock, Westphalie, 23 novembre 1830 - Rimsting, Bavière, 26 septembre 1915), sculpteur, parmi lesquels Ludwig (Munich, 17 juillet 1861 - *id.* 28 février 1927), qui fut peintre.

maman et qui m'ont demandé comment vous alliez. Dis à Loldi que maman est bien contente qu'elle ne soit pas sale. Est-ce que tu lis en français avec Grandmaman ? Je voudrais bien aussi que tu commences à écrire en français, prie Grandmaman bien gentiment, si cela ne la fatigue pas de te montrer les lettres. Prie aussi Herminie de te faire toujours compter afin que tu n'oublies pas le peu que tu as appris.

Adieu ma bonne fillette, ton père et moi nous vous embrassons toutes quatre ; sois toujours bonne envers tes sœurs, même lorsqu'elles sont méchantes. Sois bien gentille aussi pour tout le monde de la maison, et remercie toujours.

Que font Kos et Rus ? ⁽¹⁾ Adieu ma chère Loulou, écris-moi bientôt.

Ta mère
C. de B.

Le 16 novembre 1868, Cosima vient avec ses filles Isolde et Eva à Tribschen, pour s'installer définitivement auprès de Wagner. Daniela et Blandine restent chez leur père, Hans von Bülow, à Munich, chez qui séjournait sa mère à lui.

10.*

[De Tribschen à Munich, novembre 1868]

Je ne t'écris que deux mots ma bonne Loulou, parce que je suis bien fatiguée et que j'ai très mal au dos. Nous sommes bien arrivées, tes sœurs sont bien gentilles et se portent très bien. J'espère ma chérie, que tu es bien sage aussi, que tu ne donnes pas de mal à Herminie et que tu ne fais pas de peine à Grandmaman. Écris-moi comme vous allez toutes ; tu peux dicter ta lettre pour que cela aille plus vite, et l'écrire en allemand si cela t'est plus facile. — Loldi et Eve ont très bien dormi en chemin de fer ; Eve a chanté en rêve. À Augsburg elles ont couru à travers la salle d'attente comme deux lutins (sais-tu ce que c'est qu'un lutin ?). Je viens de leur donner des pommes. C'est maintenant l'heure où tu reviens de pension et où nous jouerions aux dominos ; je pense bien à vous mes fillettes. Si vous êtes sages mon cœur s'en réjouit. Je lave Eve et Loldi à l'eau froide le matin et Eve ne crie plus. J'ai ici un petit lit pour elle qui lui plaît beaucoup, Loldi dort dans mon lit et elle a beaucoup ri en se réveillant. Elles jouent toujours à la locomotive, et sifflent en courant.

Adieu mon enfant, je ne peux pas t'en écrire plus long, le dos me fait si mal que je suis obligée d'être étendue. Embrasse Grandmaman et remercie-la de ses bontés pour vous. C'est ton père qui te donnera ces lignes, ne faites pas de bruit auprès de sa chambre toi et Boni pour ne pas le déranger. Sois bien obéissante envers Herminie, ne lui fais pas de chagrin ; plus tard tu regretterais bien de n'avoir pas été gentille pour elle qui est bonne pour vous. Soigne tes dents, écris le plus proprement que tu pourras. Quand tu m'auras dit que Boni est bien soumise et bien appliquée, je lui écrirai. — Adieu mon cher cher enfant, ta mère est toujours avec toi et te bénis.

C. v. B.

Novembre 1868.

(1) Les chiens.



La nouvelle demeure : Tribschen.

(Extrait de Richard Graf Moulin Eckart, *Cosima Wagner*, I, Drei Masken Verlag, 1929, p. 432.)

11.

[De Tribschen à Munich, novembre 1868]

Ma bonne enfant,

Je ne peux toujours pas écrire beaucoup, mais je puis cependant faire un salut allemand et un conte allemand que tu liras à Boni le soir. Comment allez-vous ? Êtes-vous sages et appliquées ? Faites-vous plaisir à la bonne Grand-Maman ?

Demande à Herminie d'aller avec toi chez M. Lenbach, ⁽²⁾ de lui donner un joli bonjour de ma part et de lui dire que j'ai pour lui une lettre commencée depuis 10 jours, mais que je n'arrive pas à terminer. Mais il devrait vite donner de ses nouvelles.

Adieu maintenant, mon bon trésor ; comment était-ce samedi avec la médaille ????

Je vous embrasse, Boni et toi, de toute mon âme

ta mère.

(2) Franz von Lenbach (Schrobenhausen, Bavière, 13 décembre 1836 - Munich, 6 mai 1904). Peintre. Il fit de très nombreux portraits, dont plusieurs de Richard Wagner, de Cosima, ou de Bismarck. Il avait sa villa à Munich.

12.*

[De Tribschen à Munich, 28 novembre 1868]

Je pense tant à toi mon cher enfant, que je veux te dire un mot quoiqu'il me soit défendu d'écrire à cause de mon vilain dos qui me brûle toujours bien bien fort. Quand vient le soir et que tout est bien tranquille autour de moi alors je me demande comment vont mes chers enfants, et s'ils sont sages. Eve dit toujours en se réveillant, Loulou, Mini, et Loldi me dit aujourd'hui: « wenn Hermine mit Lulu und Boni mit der Eisenbahn kommen, dann freue ich mich ». ⁽¹⁾ Ta tante Claire ⁽²⁾ désire beaucoup t'avoir chez elle et je lui ai promis que tu passerais quelque temps chez elle, quand j'aurai appris que tu es bien sage et bien studieuse. Est-ce que tu as eu la médaille samedi dernier ? Et Boni ? Est-ce qu'elle pleure encore aux dominos ?

Comme je ne peux pas sortir, je ne vais pas chez l'enfant Jésus comme les autres années, mais il est venu chez moi et m'a montré de bien bien jolies choses pour les enfants sages. Il avait toute une charrette pleine, et comme je lui ai demandé s'il y avait quelque chose pour mes enfants, il m'a répondu: « nous verrons ; s'ils sont bien sages voici leur paquet » ; et il a entr'ouvert un sac où j'ai vu beaucoup de choses. Je lui ai promis que vous seriez bien sages. — Est-ce que tu travailles pour les pauvres ? Il ne faut pas les oublier jamais, mais à Noël moins encore qu'aux autres temps de l'année. L'enfant Jésus a été pauvre, et ce sont de pauvres bergers qui ont su d'abord qu'il était venu du ciel sur la terre.

La bonne apporte le lait pour Eve et Loldi, je te dis adieu mon cher cher enfant, en t'embrassant bien tendrement toi et ta sœur et en vous bénissant comme

votre mère v. B.

28 novembre 1868.

Dis à toute la maison bien des choses de la part de maman. Tu montreras la petite image à Boni pour qu'elle voie comme les bonnes petites filles sont rangées et soigneuses.

13.

[De Tribschen à Munich, 21 janvier 1869]

Ma chère Loulou,

Aujourd'hui je t'écris en allemand, parce que le français est entre nous la langue du travail, et que maintenant, avec cette lettre, je veux seulement nous faire plaisir, à toi et à moi. Herminie m'a dit en effet que tu étais bien bonne et sage, et comme je sais que cela est parfois difficile pour les petits enfants, je veux t'en récompenser. — Tu as dû être assez contente de revoir Grand-Papa. ⁽³⁾ J'espère que vous étiez proprement habillées, que Grand-Papa a vu que ses petites-filles étaient contentes. Loldchen se souvient bien encore de Grand-Papa, et a bien écouté quand je lui ai raconté ce qu'Herminie m'écrivait. Evchen va

(1) « Quand Herminie vient avec Loulou et Boni avec le train, alors je suis bien contente ».

(2) Claire Christine d'Agout (Paris, 10 août 1830 - Versailles, 3 juillet 1912), fille de Charles Louis Constant d'Agout et de Marie Catherine Sophie de Flavigny, dite Marie d'Agout, demi-sœur de Cosima. Elle avait épousé Guy de Charnacé.

(3) Franz Liszt.

de nouveau très bien, mais elle est assez méchante, parce que je l'ai un peu gâtée pendant sa maladie ; elle réclame toujours « cotte, cotte », c'est-à-dire une biscotte, et fronce fort les sourcils si je ne lui en donne pas. Loldi est assez sage et parle toujours beaucoup de toi ; l'autre jour, elle a dit : « Loulou va être contente de voir que je suis si grande ». Puis elle est venue vers moi et a dit : « j'ai les yeux comme toi, et tu as mes cheveux ». Mais dimanche dernier cela s'est mal passé ; elle avait reçu une pâtisserie et je lui ai donné pour Evchen, qui dormait encore, deux carrés de chocolat. Je lui demandai après si elle les avait donnés, et elle a dit : « James (sa poupée) m'a dit de les manger ». Elle fut donc punie ; le lendemain, je l'ai fait venir, je ne lui ai pas donné de gâteau et elle a dû en apporter deux petits morceaux à Eva, ce qu'elle a alors fait. Ensuite, je lui ai représenté comme il était laid, premièrement, de ne pas donner le chocolat à sa petite sœur, et, deuxièmement, comme il était encore beaucoup plus laid de mentir. Le troisième jour, elle a de nouveau reçu deux pastilles pour Eva, elle en a croqué un petit bout, mais s'est bien repentie. Mais puisque j'en suis au si triste chapitre des punitions, va donc voir Demoiselle Boni et dis-lui que si j'avais été là quand elle a dit : « je ne veux pas devenir une vieille femme », je lui aurais donné une bonne tape pour son impertinence, et maintenant représente-lui de ma part que devenir vieux est une bénédiction du ciel, qu'il faut d'abord mériter par une bonne longue vie, et que partout où il y a des gens biens, les vieux sont aimés et honorés ; que ce que le Bon Dieu exauce le plus, c'est d'abord la bénédiction des vieux, et ensuite la prière d'un bon enfant. Dis-le lui gentiment, puis embrasse-là de ma part en espérant qu'elle prendra mon enseignement à cœur. — Oncle Richard m'annonce qu'un pauvre perdreau rouge s'est tué de peur contre les murs de la maison aux paons. On l'avait capturé en haute montagne, et maintenant il ne voulait pas vivre enfermé, et ne mangeait rien ; l'oncle Richard en est très triste et se reproche d'avoir enfermé la petite bête, même si elle était bien avec les colombes et le faisán. Mais il voulait être libre.

J'ai entendu dire qu'il y avait un théâtre de marionnettes à Munich, dis à Herminie qu'elle peut vous y emmener, Boni et toi, et tu peux encore inviter une petite amie, Irène ou Lolo, ⁽⁴⁾ qui tu veux. Ensuite tu me raconteras. Tu ne m'a également jamais dit un mot de tes livres, et ce serait gentil si tu trouvais le temps d'écrire un mot à tante Claire sur celui qu'elle t'a donné. Tante Claire est très heureuse de son fils qui est toujours le premier dans son école ; il s'appelle Daniel, ce ne serait pas mauvais si Daniella l'imitait. Il partira bientôt en mer sur un bateau, loin, très loin ; ⁽⁵⁾ c'est ainsi avec les garçons, ils vont loin dans le monde, mais les petites filles ont mieux, elles restent tranquillement à la maison et font une calme et belle joie à leurs parents.

Hier Loldi m'a dit alors qu'elle prenait avec la fourchette un tas de légumes (des choux de Bruxelles) et

(4) Non identifiées.

(5) Daniel de Girard de Charnacé (Croissy-Beaubourg, Seine-et-Marne, 12 août 1851 - Chambellay, Maine-et-Loire, 8 mai 1942). Entra dans la marine en 1868, aspirant du 2 octobre 1871, enseigne de vaisseau du 16 octobre 1873. Probablement démissionnaire, il ne figure pas dans les effectifs de 1879. Agriculteur et éleveur, il se fixa au château de Bois-Montbourcher, commune de Chambellay, en 1876, auprès de son grand-père, le marquis Ernest de Charnacé (1800-1884), qui venait d'en achever la restauration, et auquel il succédera comme maire de Chambellay de 1884 à 1942. Chevalier de la Légion d'Honneur le 3 octobre 1924.

que je le lui reprochais : « C'était un Rigi ». ⁽¹⁾ Je n'ai pu m'empêcher de beaucoup rire qu'elle se souvienne encore des jeux de l'été. Dans mon salon, elle a vu un fauteuil en cuir et m'a dit là « Grand-Maman en a un comme ça ». Mais la disparition de James dimanche soir lui cause toujours un grand chagrin, et elle dit : « la poupée est très méchante, elle n'a même pas dit au revoir ». Par contre, elle rêve toujours du petit Jésus (Eva l'appelle « Ki Ki »), ⁽²⁾ et quand l'autre jour, lors d'une promenade, elle vit un sapin, elle revint en arrière et me dit : « j'ai vu un arbre de Noël, si grand, si grand, mais pas de lumière dessus ; c'était pour les enfants pas sages ». Puis elle m'a demandé si j'avais été vilaine, parce que le petit Jésus ne m'avait pas apporté de jouets.

Adieu maintenant mon petit enfant, Maman est fatiguée et doit conclure. J'écrirai demain à Herminie, tu lui remettras la lettre. Ensuite va voir Grand-Maman et embrasse-lui la main, dis-lui que j'espère qu'elle, tante Isa ⁽³⁾ et les petits enfants allaient très bien. Vous ne voyez pas beaucoup votre père, parce qu'il a beaucoup à faire, mais il est toujours content quand vous êtes sages.

Fais attention à ton écriture et à tes affaires. Tu ne joues plus avec ton tablier à l'école, n'est-ce pas ? Qu'en est-il des leçons de danse et de gymnastique ? Gagnes-tu un peu en adresse ? Eva danse toujours beaucoup et sans aucune musique, parce que je ne peux pas lui chanter. Elle prend mon abat-jour comme chapeau, invite « in in », qui n'a pas toujours envie de suivre, claque de la langue et tourne jusqu'à ce qu'elle ait « mal, mal », ce qui arrive toujours assez vite, parce qu'elle est toujours mécontente de la danse de Loldi. Je vous serre dans les bras toutes les deux, mes petits enfants, et vous bénis de tout mon cœur.

Jeudi, 21 janvier 1869.

C. v. B.

En mars 1869, Daniela et Blandine sont retournées définitivement à la garde de leur mère. Au mois de juin, elles sont conduites pour quelques jours à Seelisberg, commune sur le lac des Quatre-Cantons, à une trentaine de kilomètres de Tribschen, le temps que Cosima donne naissance à Siegfried, le 6 juin. La naissance de leur frère est annoncée aux enfants dans cette lettre et dans la suivante, sous une forme adaptée à la conception enfantine.

14.

[De Tribschen à Seelisberg, 11 juin 1869]

C'est si merveilleux, mes petits enfants, que je me réjouis toujours pour vous et suis sans arrêt sur le Seelisberg. Mais maintenant je suis allongée sur la chaise longue dans le salon central que vous aimez toutes, et regarde par une fenêtre du côté du Seelisberg. Eva est partie en barque avec toute la maison pour Seeburg. Je suis donc toute seule, pense à vous

(1) Montagne proche de Lucerne, culminant à 1 797 mètres, visible depuis Tribschen.

(2) Pour *Christkindchen*, littéralement : « petit enfant Christ ».

(3) Isidora von Bülow (15 juin 1833-1904), sœur cadette de Hans von Bülow. Elle avait épousé Viktor Bojanovski (Berlin, 4 juin 1831-Charlottenbourg, 29 mars 1892), conseiller de légation, consul de la Confédération de l'Allemagne du Nord, puis attaché à l'ambassade allemande de Saint-Petersbourg.

et espère que vous êtes bien sages et gentilles. Oncle Richard s'en va demain chercher quelque chose que vous verrez au retour et qui nous fera plaisir à tous. — Pendant ce temps, la balançoire est là, elle a deux sièges, est assez confortable et fait bel effet. Je ne puis rien vous dire d'autre sinon qu'un pauvre fou est venu et a prétendu que Russ lui appartenait et il a absolument voulu l'emmenner. Ensuite, que les trois petits faisans sont morts et enfin que Kos est toujours très vilain, saute sur toutes les chaises et tous les lits et m'a empêchée de dormir cette nuit.

À présent, les montagnes sont tout enflammées par le coucher du soleil, vous le voyez encore plus beau que moi. Comment te sens-tu donc, Loldchen ? Tu es maintenant si haut au-dessus de Maman que tu ne peux absolument pas la voir. Et toi, Boni, qu'as-tu encore perdu entre ciel et terre ? Ma bonne Lusch est, je l'espère, appliquée et ordonnée, ainsi qu'il convient pour la grande.

Saluez bien Herminie de ma part et ne lui causez pas trop de peine, mes trois demoiselles ! Puis, demandez-lui en mon nom de ne pas vous faire porter deux jupons chauds par cette chaleur. — Eva ne pleure plus quand on la lave à l'eau froide. Je vous prends maintenant toutes les trois de mon mieux ou non dans les bras et vous embrasse à la Loldi, c'est-à-dire très longtemps et très fort. Quel goût a la pâtisserie ? Très mauvais certainement ! Il commence à faire sombre ; me dites-vous, vous aussi, gentiment bonne nuit, comme je vous le dis ?

Le dernier rayon du soleil est une bénédiction ; qu'il repose en paix sur vous, mes cœurs, afin que vous ayez un bon et doux sommeil !

Maman.

Dimanche après-midi.

Merci beaucoup à Herminie pour ce bon télégramme.

15.

[De Tribschen à Seelisberg, 16 juin 1869]

Bonjour, ou bonsoir, Luschel, je viens à l'instant d'écrire à Herminie et l'oncle Richard porte la lettre à la poste (pas la deuxième) ; Joseph portera maintenant celle-ci demain au vapeur. Ta lettre est très joliment écrite, mon bon enfant, et me dit aussi beaucoup de choses qui m'ont fait plaisir ; aussi Maman dit-elle : merci beaucoup. Mais maintenant tu as tellement de choses à raconter et Maman rien du tout ; parce que je ne peux pas révéler ce qu'oncle Richard a ramené ; mais c'est une grande, grande poupée, qui ouvre et ferme les yeux, qu'on ne peut pas porter, et que quelqu'un a porté pour lui. Vois, maintenant j'ai bien vendu la mère. Je suis très contente que vous vous plaisiez là-bas et si le temps est beau dimanche et que vous vouliez encore rester là-haut pour la journée, dites alors à Herminie que vous pouvez rester jusqu'à lundi après-midi. Maman aime quand vous vous amusez. En échange, vous travaillerez bien ici. Je crois que vous n'étudiez pas trop assidûment avec les gentils garçons (dis plutôt un gentil garçon qu'un adorable garçon, cela te va mieux) et préférez courir partout. Maman est tout à fait d'accord, pour cette courte période. Tu ne me dis rien du tout de Bonischen ; a-t-elle à la fin aussi oublié Maman, comme le dialogue ? J'espère que non. Je lui fais faire une jolie robe, mais si elle m'a

oublié, je la fais un tout petit peu plus longue et je la porte moi-même. Maintenant, mes enfants, soyez bien sages là-haut les derniers jours, afin que les étrangers gardent un bon souvenir de vous. Quand vous partirez, présentez vos respects avec gentillesse et modestie, et n'oubliez pas que c'est très aimable de la part de Messieurs et de Dames étrangers de s'occuper de vous, parce qu'il faut avoir beaucoup de patience avec les enfants. Ne devenez jamais prétentieuses parce que l'on est bon avec vous. Si vous faites quelque chose de maladroit, demandez tout de suite gentiment pardon afin de faire un peu honneur à Papa et à Maman. Aujourd'hui, il pleut à seaux (pas à l'arrosoir de Loldi), vous devez être à la maison à travailler ? J'ai reçu de très belles fleurs, disposées dans mon salon près des deux fenêtres, et qui me font grand plaisir. Eva demande toujours beaucoup après vous et dit : « Montagne mouillée, Loulou mouillée, Boni mouillée », mais « Mini sèche ». Elle doit supposer que Mini a soit des ailes, soit de très bonnes chaussures en caoutchouc.

Adieu, maintenant, mes petites ; oncle Richard demande si les Messieurs du Seelisberg savent aussi bien grimper aux arbres que lui ? Certainement pas, dit-il ; il vous salue et Maman vous embrasse toutes les trois aussi fort et aussi tendrement. Quand donc Boni écrira-t-elle une lettre ?

Votre Maman.

Vendredi, 16 juin 1869.

Salue bien Herminie, remercie-la de sa lettre et dis-lui qu'hier n'était pas le 16 mais le 15.

La famille Wagner s'est installée à Bayreuth. À Pâques 1875, Cosima conduit Daniela et Blandine dans un pensionnat pour jeunes filles de

très bonne famille, le Luisenstift, à Niederlössnitz, aujourd'hui dans la commune de Radebeul, à dix kilomètres au nord-ouest de Dresde.

16.

[De Bayreuth au Luisenstift, 2 mai 1875]

Loldi et Eva vous ont écrit la perte que nous avons soufferte : ce matin, Rausch ⁽¹⁾ a trouvé le bon Russ étendu mort sur le paillason d'un carré du potager ; hier, il courait encore, sautant et aboyant joyeusement, après notre voiture qui montait au théâtre. Je remarquai avec quelle dévotion passionnée il suivait chaque mouvement de Père Richard ; de retour à la maison, il prit son repas et aboya comme d'habitude ; aujourd'hui, il s'en est allé, et avec lui un bon esprit de notre maison. C'est aujourd'hui le premier vrai jour de printemps, très doux, mais couvert et pluvieux, et l'on dit qu'en cette période ce qui n'a pas de grandes forces expire facilement. Et notre Russ n'était plus jeune. Aussi vieux que Loldi, il est arrivé dans la maison de Tribschen un an avant la naissance d'Eva, a veillé fidèlement sur Fidi lorsqu'il est venu au monde, a continuellement gardé notre foyer, et ne nous a témoigné que bonté et gentillesse. Il faut avoir éprouvé combien est rare dans la vie l'attachement et le dévouement absolus de la part d'un être humain, pour apprécier la queue amicale, le regard fidèle, l'appartenance absolue d'un chien. Demain, notre vieil ami sera enterré au pied de notre tombe. ⁽²⁾ J'ai recommandé aux petits de ne jamais l'oublier, ils pourront ainsi le récompenser de sa fidélité et de sa bonté.

(1) Le jardinier de Wahnfried.

(2) Celle où reposeront Richard et Cosima, au fond du jardin de Wahnfried.



Le Luisenstift de Niederlössnitz en 1902.
Carte postale de Brück & Sohn Kunstverlag, de Meissen